

ce moment, ne fit-il plus allusion à Werther devant elle, et, quand elle en parlait, il laissait tomber ou détournait l'entretien.

La tentative infructueuse de Werther pour sauver le malheureux fut comme le dernier jet de flamme d'une lumière qui s'éteint; il n'en retomba que plus profondément dans sa douleur et dans son inaction. Surtout il fut presque hors de lui en apprenant qu'on le citerait peut-être comme témoin contre cet homme, qui avait pris le parti de nier.

Tous les désagréments qu'il avait pu éprouver durant la période active de sa vie, les mortifications qu'il avait essuyées à l'ambassade, toutes ses déceptions, tous ses chagrins à la fois passaient et repassaient dans son âme. Il s'imaginait que tout cela lui donnait le droit de rester oisif; il se voyait privé de toute perspective d'avenir, et incapable de saisir aucun point d'appui pour se rattacher aux choses de la vie ordinaire. Ainsi, s'abandonnant tout entier à ses sentiments, à ses idées étranges, en même temps qu'à une passion sans issue; dans l'éternelle et douloureuse monotonie de ses rapports avec l'être aimable et aimé dont il troublait le repos; luttant violemment contre ses forces, les consumant sans but et sans espoir, il s'avavançait de jour en jour vers une fin lamentable.

Son égarement, sa passion, ses agitations et ses efforts sans trêve, son dégoût de la vie, il nous en a laissé les témoignages les plus irrécusables dans quelques lettres que nous allons insérer ici.

Le 12 décembre.

Cher Wilhelm, je suis dans l'état où devaient être les malheureux qu'on croyait possédés d'un esprit malin. Cela me prend souvent; ce n'est ni crainte, ni désir... c'est un tumulte intérieur et inconnu qui semble vouloir déchirer ma poitrine, qui me saisit à la gorge et m'étouffe! Malheur, malheur à moi!... Et alors j'erre la nuit à l'aventure, parmi les scènes terribles de cette saison ennemie des hommes.

Hier soir, je n'ai pu m'empêcher de sortir. Le dégel était venu subitement; on m'avait dit que la rivière était débor-

dée, tous les ruisseaux enflés, et ma chère vallée inondée à partir de Wahlheim. J'y courus; il était plus de onze heures. C'était un spectacle effroyable de voir du haut du rocher les flots tourbillonner au clair de lune, fouillant le sol, couvrant les champs, les prairies, les haies et tout le reste, et ne formant plus, d'un bout à l'autre de la vallée, qu'une mer qui se déchaînait furieuse aux sifflements du vent! Et lorsque ensuite la lune reparut au-dessus d'un nuage noir, et que les flots grondants qui roulaient à mes pieds s'éclairèrent de son reflet terrible et splendide, alors je fus saisi d'un frisson, et puis d'un désir intense. Ah! j'étais là tourné vers l'abîme, les bras étendus, aspirant à me jeter en bas, tout en bas! me perdant avec volupté dans l'idée d'y précipiter soudain mes tourments et mes peines, de me laisser emporter avec les vagues mugissantes! Oh!... Et tu n'as pu détacher tes pieds du sol pour mettre un terme à ton supplice!... Mon heure n'est pas encore venue, je le sens! O Wilhelm! avec quelle joie j'aurais renoncé à ma nature d'homme pour déchirer les nuées, pour soulever les flots avec ce vent d'orage! Ah! ces délices ne seraient-elles pas un jour le partage du captif?

Et quand j'abaissai tristement mes regards vers un endroit où, me promenant avec Charlotte par une chaude journée, nous nous étions reposés sous un saule... là aussi, tout était inondé; c'est à peine, Wilhelm, si je pus reconnaître ce saule! « Et ses prairies, pensai-je, et les environs de son pavillon de chasse! comme ce torrent furieux a dû dévaster notre bosquet »! Et un rayon de soleil du passé brilla dans mon âme, comme dans l'âme du prisonnier qui rêve de prairies et de troupeaux, de gloire et d'honneurs! Je restai immobile!... Je ne m'accuse pas, car j'ai le courage de mourir... J'aurais... Et me voici comme une vieille femme qui glane son bois dans les haies et mendie son pain de porte en porte, pour prolonger, pour soulager encore un instant sa vie expirante et sans joie.

Le 14 décembre.

Qu'est-ce donc, mon ami? J'ai peur de moi-même! Mon amour pour elle n'est-il pas l'amour fraternel le plus saint

et le plus pur? Mon âme a-t-elle jamais ressenti un désir coupable?... Je ne veux pas faire de serments!... Et maintenant, ces rêves!... Oh! qu'ils avaient bien le sentiment de la vérité, les hommes qui attribuaient à des puissances extérieures des effets si contradictoires! Cette nuit... je tremble en le disant, je la tenais dans mes bras, serrée contre ma poitrine; je couvrais de baisers sans nombre sa bouche qui balbutiait des mots d'amour; mes yeux nageaient dans l'ivresse de son regard! O Dieu, suis-je coupable d'éprouver encore à présent tant de bonheur à me rappeler dans toute leur intensité ces brûlantes délices? Charlotte, Charlotte!...

Mais c'en est fait de moi! mes sens s'égarèrent; depuis huit jours déjà, je n'ai plus la force de penser; mes yeux sont pleins de larmes; je ne me trouve bien nulle part, et je suis bien partout! Je ne souhaite rien, je ne demande rien; mieux vaudrait partir.

Une telle situation avait, à cette époque, fortifié de plus en plus dans l'âme de Werther la résolution de quitter ce monde. Depuis son retour auprès de Charlotte, ç'avait toujours été son dessein et son espoir suprême; mais il s'était promis que ce ne serait pas une action prématurée et inconsidérée; qu'il ne prendrait ce parti qu'avec une conviction sincère et une résolution aussi calme que possible. Ses doutes, ses luttes contre lui-même, percent dans un billet sans date (probablement le commencement d'une lettre à Wilhelm), qui fut trouvé dans ses papiers:

Sa présence, sa destinée, l'intérêt qu'elle prend à la mienne, expriment encore une dernière larme de mon cerveau desséché.

Soulever le rideau et passer de l'autre côté: voilà tout. Pourquoi donc hésiter et trembler? Parce qu'on ignore ce qu'on trouvera derrière? parce qu'on n'en revient pas? Et aussi parce que c'est le propre de notre esprit de supposer partout le chaos et les ténèbres, quand nous ne savons rien de certain?

Enfin, cette triste pensée lui devint de plus en plus familière et sympathique; il s'affermir irrévocablement dans son

dessein, comme le prouve cette lettre équivoque qu'il écrivit à son ami :

Le 20 décembre.

Je rends grâces à ton amitié, Wilhelm, d'avoir ainsi relevé mes paroles. Oui, tu as raison; il vaudrait mieux partir. Ta proposition de retourner auprès de vous ne me plaît pas tout à fait. Du moins, je voudrais d'abord faire un détour, d'autant plus que nous pouvons espérer une gelée soutenue et de beaux chemins. Je suis aussi très content de ton projet de venir me chercher; diffère seulement d'une quinzaine, et attends une nouvelle lettre qui te donnera les détails nécessaires. Il ne faut rien cueillir avant sa maturité, et quinze jours de plus ou de moins y font beaucoup. Tu diras à ma mère de prier pour son fils; tu lui diras que je lui demande pardon de tous les chagrins que je lui ai causés. C'a été ma destinée d'affliger ceux que j'aurais dû rendre heureux! Adieu, bien cher ami! Le Ciel t'accorde toutes ses bénédictions! Adieu!

Ce qui se passait pendant ce temps dans l'âme de Charlotte, quels étaient ses sentiments envers son mari, envers son malheureux ami, nous osons à peine l'exprimer en paroles; mais il nous est possible, d'après ce que nous savons de son caractère, de nous en faire en nous-même quelque idée, et toute belle âme de femme saura s'identifier avec la sienne et comprendre ce qu'elle éprouvait.

Une chose est certaine : elle était en secret bien résolue à tout faire pour éloigner Werther; et, si elle hésitait, c'était par un désir sincère et affectueux de le ménager : car elle savait combien il lui en coûterait de partir; elle savait même que cela lui serait presque impossible. Cependant elle se sentait alors pressée d'agir sérieusement. Son mari gardait un silence complet sur cette situation, ainsi qu'elle-même l'avait toujours fait; mais elle n'en tenait que davantage à lui prouver, par ses actions, qu'elle avait des sentiments dignes des siens.

Le jour même où Werther avait écrit à son ami la lettre que nous venons de transcrire (c'était le dimanche avant Noël),

il vint le soir voir Charlotte, et la trouva seule. Elle s'occupait à mettre en ordre quelques jouets qu'elle avait préparés comme présents de Noël pour ses petits frères et sœurs. Il parla du plaisir qu'en auraient les enfants, et du temps où lui-même se sentait comme transporté en paradis lorsque, la porte s'ouvrant à l'improviste, il voyait apparaître un arbre décoré de petites bougies, de bonbons et de pommes. « Vous aussi, dit Charlotte en cachant son embarras sous un aimable sourire, vous aussi, vous aurez vos noëls, si vous êtes bien sage : une petite bougie, et encore autre chose. — Et qu'appellez-vous être sage ? s'écria-t-il ; que faut-il faire ? que puis-je faire, ma bonne Charlotte ? — Jeudi soir, répondit-elle, est la veille de Noël ; les enfants viendront avec mon père, et chacun recevra son cadeau. Venez aussi, mais pas auparavant ! » Werther resta interdit... « Je vous en prie, continua-t-elle, il le faut absolument ; je vous en prie pour mon repos ; cela ne peut durer ainsi ; non, cela ne se peut pas !... ». Il détourna les yeux, et parcourut la chambre en murmurant entre ses dents : « Cela ne peut durer ainsi ! » Charlotte, qui sentait dans quel état terrible l'avaient mis ces paroles, s'efforça, par diverses questions, de donner un autre cours à ses pensées ; ce fut en vain. « Non, Charlotte, s'écria-t-il, je ne vous reverrai plus ! — Pourquoi donc, Werther ? répliqua-t-elle ; vous pouvez, vous devez nous revoir ; seulement, maîtrisez-vous. Oh ! pourquoi êtes-vous né avec cette ardeur passionnée qui s'attache invinciblement à tout ce qu'elle a une fois saisi !... Je vous en prie, continua-t-elle en lui prenant la main, soyez maître de vous ! Votre esprit, vos connaissances, vos talents, ne vous offrent-ils pas les jouissances les plus variées ? Soyez homme ! défaites-vous de cette malheureuse inclination pour une créature qui ne peut que vous plaindre ! » Il grinça des dents et la regarda d'un air sombre. Elle tenait toujours sa main. « Rien qu'un moment de sang-froid, Werther ! dit-elle. Ne sentez-vous pas que vous vous abusez vous-même, que vous vous perdez volontairement ? Pourquoi faut-il que ce soit moi, Werther ? moi qui appartiens à un autre ? précisément moi ? Je crains, je crains bien que ce ne soit l'impossibilité même de m'obtenir qui vous le fasse désirer avec tant d'ardeur ! » Il lui retira sa main et la regarda d'un œil fixe et mécontent. « C'est judicieux ! fort judicieux ! s'écria-t-il. Cette remarque serait-elle d'Albert ? Elle est profonde, très profonde ! — Cha-

cun peut la faire, répondit-elle. N'y aurait-il donc dans le monde entier aucune jeune fille qui pût satisfaire les vœux de votre cœur? Prenez sur vous de la chercher, et, je vous le jure, vous la trouverez. Depuis longtemps je m'inquiète, pour vous et pour nous, de la retraite où vous vous êtes volontairement enfermé durant ces derniers mois. Prenez cela sur vous! Un voyage vous distraira, j'en suis certaine. Cherchez et trouvez un objet digne de votre amour; puis revenez, et jouissons tous ensemble du bonheur que procure une véritable amitié! — On pourrait, répliqua-t-il avec un rire forcé, faire imprimer cela, et le recommander à tous les précepteurs. Chère Charlotte, laissez-moi encore un peu de temps en repos! tout s'arrangera! — Je ne vous demande qu'une chose, Werther: ne revenez pas avant la veille de Noël »! Il allait répondre, quand Albert entra. Ils se dirent bonsoir d'un ton glacé, et se promenèrent ensemble par la chambre avec embarras. Werther commença un discours insignifiant, qu'il interrompit bientôt; Albert en fit autant. Ensuite il interrogea sa femme au sujet de certaines affaires dont il l'avait chargée, et, sur sa réponse qu'elle ne s'en était pas encore occupée, il lui dit quelques mots qui semblèrent à Werther bien froids, et même durs. Il voulait se retirer, il ne le put. Il hésita ainsi, sentant toujours croître son dépit et son mécontentement, jusqu'à huit heures; alors on vint mettre le couvert, et il prit sa canne et son chapeau. Albert l'engagea à rester; mais lui, prenant cette invitation pour une politesse insignifiante, remercia froidement et sortit.

De retour chez lui, il prit la lumière des mains de son domestique qui voulait l'éclairer, et entra seul dans sa chambre, où il se mit à sangloter, parlant tout seul avec colère et se promenant impétueusement de long en large. Enfin, il se jeta tout habillé sur son lit: c'est ainsi que le trouva son domestique, lorsque, vers onze heures, il se risqua à pénétrer dans la chambre et à demander s'il voulait qu'il lui tirât ses bottes. Il se laissa faire, mais défendit au domestique d'entrer chez lui le lendemain avant qu'il l'appelât.

Le lundi matin, 21 décembre, il écrivit à Charlotte la lettre suivante, qui fut, après sa mort, trouvée cachetée sur son bureau, et fut remise à cette dernière. Je la citerai par fragments, comme il semble, d'après les circonstances, qu'elle dut être écrite :

C'est une chose résolue, Charlotte : je veux mourir. Je te l'écris tranquillement, sans exaltation romanesque, au matin du jour où je te verrai pour la dernière fois. Quand tu liras ceci, ma bien-aimée, la froide tombe recouvrira déjà les restes glacés du malheureux à l'esprit inquiet qui ne sait pas de plus doux emploi à faire des derniers moments de sa vie que de s'entretenir avec toi. Je viens de passer une nuit terrible, mais aussi, hélas ! une nuit bienfaisante. C'est elle qui a fortifié, fixé ma résolution. Je veux mourir !

Quand, hier, je me suis arraché d'auprès de toi, dans cette effroyable révolte de tout mon être, tandis que tant d'émotions assaillaient mon cœur, et que je me sentais glacé d'horreur en face de l'existence sans joie et sans espoir que je mène auprès de toi... c'est à peine si j'ai pu atteindre ma chambre. Je me suis jeté à genoux, hors de moi, et tu m'as accordé, ô Dieu ! le soulagement suprême des larmes les plus amères ! Mille projets, mille perspectives s'agitaient en tumulte dans mon âme ; à la fin s'y dressa, ferme et entière, cette suprême, cette unique pensée : « Je veux mourir !... ». Je me suis couché, et ce matin, en me réveillant tranquille, je la retrouve en moi, toujours ferme, entière et forte : « Je veux mourir !... ». Ce n'est pas du désespoir ; c'est la conviction que j'ai enduré tout ce que je puis endurer, et que je me sacrifie pour toi. Oui, Charlotte, pourquoi le taire ? Il faut qu'un de nous trois disparaisse, et ce sera moi ! O ma bien-aimée ! dans ce cœur déchiré s'est glissée souvent la pensée frénétique... de tuer ton mari !... de te tuer !... de me tuer moi-même ! Que mon sort s'accomplisse !... Quand tu monteras sur la colline par une belle soirée d'été, souviens-toi de moi, qui si souvent venais à toi du fond de la vallée... puis porte les yeux de l'autre côté, vers le cimetière, et regarde ma tombe sur laquelle le vent balancera les hautes herbes aux rayons du soleil couchant !... J'étais tranquille en commençant, et maintenant, maintenant je pleure comme un enfant en voyant surgir autour de moi ces vives images... ».

Vers dix heures, Werther appeza son domestique. Tout en s'habillant, il lui dit qu'il allait partir dans quelques jours, et lui donna l'ordre de nettoyer ses vêtements et de tout pré-

parer pour faire les malles. Il le chargea aussi de demander les notes de tous ses fournisseurs, d'aller chercher plusieurs livres qu'on lui avait empruntés, et de payer deux mois d'avance à divers pauvres auxquels il avait coutume de donner toutes les semaines une petite somme.

Il se fit apporter à dîner dans sa chambre; ensuite il se rendit à cheval chez le bailli, qu'il ne trouva pas. Il parcourut le jardin, perdu dans la rêverie, comme s'il eût voulu, durant ces derniers moments, accumuler dans son âme toute la tristesse de ses souvenirs.

Les enfants ne le laissèrent pas longtemps en repos; ils le suivaient partout, grimpant après lui et lui racontant que quand demain serait passé, et puis après-demain, et puis un jour encore, ils iraient chez Charlotte recevoir leurs cadeaux de Noël. Ils lui décrivirent les merveilles que leur promettait leur imagination enfantine. « Demain! s'écria-t-il, et puis après-demain! et puis un jour encore!... ». Il les embrassa tous tendrement; comme il s'en allait, le tout petit voulut encore lui dire un secret à l'oreille: c'était que ses grands frères avaient écrit de beaux compliments de bonne année, si grands, si grands! un pour leur papa, un pour Albert et Charlotte, et un autre pour M. Werther, et qu'ils les présenteraient le matin du jour de l'an.

A ces mots, il se sentit vaincu par l'émotion; il donna quelque chose à chaque enfant, remonta à cheval, les chargea de ses compliments pour le père et s'éloigna les larmes aux yeux.

Il rentra vers les cinq heures, dit à la servante de veiller au feu, et de l'entretenir de façon qu'il durât une partie de la nuit. Il ordonna à son domestique d'arranger ses livres et son linge au fond de la malle et d'empaqueter ses habits.

C'est alors probablement qu'il écrivit le passage suivant de sa dernière lettre à Charlotte :

Tu ne m'attends pas! tu crois que j'obéirai, que je ne te reverrai que la veille de Noël. O Charlotte! aujourd'hui ou jamais! La veille de Noël, tu tiendras ce papier à la main, tu frémiras, tu le mouilleras de tes chères larmes. Je le veux... il le faut!... Oh! que je me sens heureux d'avoir pris une résolution!

Cependant Charlotte se trouvait dans un étrange état. Sa dernière conversation avec Werther lui avait fait sentir quelle peine elle aurait à se séparer de lui, et combien il souffrirait en s'éloignant d'elle. Elle avait dit devant Albert, comme par hasard, que Werther ne reviendrait pas avant la veille de Noël, et Albert était parti à cheval pour voir un bailli du voisinage avec lequel il avait des affaires à terminer; il ne devait être de retour que le lendemain.

Elle était donc seule, elle n'avait auprès d'elle aucun de ses frères et sœurs. Silencieuse, elle s'abandonnait à ses pensées, et les laissait errer sur sa situation. Elle se voyait unie pour l'éternité à un homme dont elle connaissait l'amour et la fidélité, qu'elle aimait aussi de tout son cœur, à un homme d'un caractère si égal, si digne de confiance, que le Ciel semblait l'avoir créé tout exprès pour assurer le bonheur d'une honnête femme; elle sentait ce qu'il serait toujours pour elle et pour les siens. De l'autre côté, Werther lui était devenu si cher! l'accord de leurs âmes s'était si bien manifesté dès le premier moment qu'ils s'étaient connus! Elle avait si longtemps et si constamment joui de sa société; ils avaient, durant ce temps, éprouvé ensemble tant d'émotions diverses, que son cœur en avait gardé une impression ineffaçable. Elle s'était habituée à partager avec lui tous les sentiments, toutes les pensées qui l'occupaient, et son départ semblait devoir creuser dans toute son existence un vide que rien ne pourrait combler. Oh! qu'elle eût été heureuse, si elle eût pu à l'instant le transformer en frère!... ou le marier à l'une de ses amies! ou encore, si elle eût pu espérer de rétablir entièrement, entre lui et Albert, les rapports d'autrefois!

Elle passait en revue toutes ses amies l'une après l'autre, et trouvait à toutes quelque chose à redire; il n'en était pas une à qui elle l'eût cédé volontiers.

En faisant ces réflexions, elle sentit profondément, pour la première fois, mais sans se l'avouer d'une façon précise, que le désir secret de son cœur était de le garder pour elle. Elle se disait pourtant qu'elle ne pouvait le garder, que cela lui était défendu, et sa belle âme si pure, autrefois si libre de soucis ou si prompte à les surmonter, était accablée de cette tristesse qu'on ressent quand on n'a plus aucune perspective de bonheur. Son cœur était oppressé, un sombre nuage voilait son regard.

Ainsi s'était passée la journée; il était six heures et demie, quand elle entendit monter l'escalier; elle reconnut promptement le pas de Werther, et sa voix qui la demandait. Que le cœur lui battit à son approche! c'était la première fois: il nous est permis de le croire. Elle aurait voulu lui faire dire qu'elle était sortie. Quand il entra, elle lui cria avec une sorte d'égarement passionné: « Vous ne m'avez pas tenu parole! — Je n'avais rien promis! répondit-il. — Du moins, vous auriez dû avoir égard à ma prière, répliqua-t-elle; je vous avais demandé cela pour notre repos à tous deux ».

Elle savait à peine ce qu'elle disait, et pas davantage ce qu'elle faisait en envoyant inviter deux de ses amies, afin de ne pas rester seule avec Werther. Il déposa quelques livres qu'il avait apportés et en demanda d'autres. Tantôt elle souhaitait de voir arriver ses amies, tantôt elle aurait voulu qu'elles ne vinsent pas.

La servante rapporta leur réponse: toutes les deux la priaient de les excuser.

Elle songea à dire à cette fille de s'établir avec son ouvrage dans la pièce voisine, puis elle changea d'idée. Werther se promenait de long en large dans la chambre; elle se mit au clavecin et essaya de jouer un menuet; elle n'y réussit pas. Elle fit un effort pour se remettre, et s'assit tranquillement à côté de Werther qui avait pris sur le canapé sa place accoutumée.

« N'avez-vous rien à lire » ? demanda-t-elle. Il n'avait rien. « J'ai là dans mon tiroir, reprit-elle, la traduction que vous avez faite de quelques chants d'Ossian; je ne l'ai pas encore lue; j'espérais toujours que vous m'en feriez la lecture, mais l'occasion ne s'en est pas présentée depuis ». Il sourit et alla chercher le manuscrit; en le prenant à la main, il fut saisi d'un frisson, et, lorsqu'il y jeta un coup d'œil, ses yeux se remplirent de larmes. Il se rassit et lut :

Astre du crépuscule, tu brilles splendide à l'occident, tu élèves au-dessus de la nuée ta tête rayonnante, et tu t'avances majestueusement le long de la colline. Que cherche ton regard sur la bruyère? Les vents de tempête se sont calmés; de loin nous arrive le murmure du torrent; les vagues bruyantes se jouent contre les rochers lointains, et les insectes bourdonnants du soir se répandent par essaims sur la campagne. Que regar-

des-tu, bel astre ? Mais tu souris et t'éloignes ; les vagues t'environnent joyeusement ; elles baignent ta belle chevelure. Adieu, rayon paisible ! Parais, lumière divine de l'âme d'Ossian !

Et elle paraît dans tout son éclat. Je vois mes amis défunts ; ils s'assemblent à Lora comme aux jours qui ne sont plus !... Fingal s'avance comme une humide colonne de brouillard ; autour de lui sont ses héros, et voilà les bardes, les chanteurs ! Ullin aux cheveux gris, le majestueux Ryno, Alpin, le chantre aimable, et toi, douce et plaintive Minona !... Que vous êtes changés, ô mes amis ! depuis les jours de fête de Selma, alors que nous nous disputions le prix du chant, comme les brises du printemps, le long de la colline, font ployer tour à tour l'herbe murmurante.

Alors Minona s'avança dans sa beauté, le regard baissé, les yeux pleins de larmes ; son épaisse chevelure flottait au caprice du vent qui soufflait de la colline... L'âme des héros s'assombrit quand elle éleva sa voix mélodieuse : car souvent ils avaient vu le tombeau de Salgar et l'obscur demeure de la blanche Colma. Colma à la voix harmonieuse était seule sur la colline. Salgar avait promis de venir, mais la nuit tombait autour d'elle. Ecoutez la voix de Colma, assise solitaire sur la colline.

COLMA.

Il fait nuit... je suis seule, perdue sur la colline battue par l'orage. Le vent siffle dans la montagne, le torrent mugit en tombant du rocher. Aucune cabane ne m'abrite de la pluie ; je suis abandonnée sur la colline battue par l'orage.

O lune ! sors de tes nuages ! paraissez, étoiles de la nuit ! Qu'un rayon me conduise à l'endroit où mon bien-aimé se repose des fatigues de la chasse, son arc détendu posé près de lui, ses chiens haletants couchés à l'entour ! Mais il me faut rester seule ici, sur le rocher d'où se précipite le torrent caché sous le feuillage. Le torrent et la tempête mugissent, mais je n'entends pas la voix de mon bien-aimé.

Pourquoi mon Salgar tarde-t-il ? A-t-il oublié sa promesse ?... Voici l'arbre, voici le rocher, voici le torrent mugissant ! Tu promis d'être ici à la nuit tombante ; hélas ! où s'est égaré mon Salgar ? Je voulais fuir avec toi loin de mon père, de mon frère, les orgueilleux ! Depuis longtemps nos familles sont ennemies, mais nous ne sommes pas ennemis, ô Salgar !

O vent, tais-toi un instant ! ô torrent, un instant de silence ! que ma voix résonne à travers la vallée, que mon cher voyageur m'entende ! Salgar ! c'est moi qui t'appelle ! Voici l'arbre et le rocher ! Salgar, mon bien-aimé, me voici ! pourquoi tardes-tu à venir ?

Vois, la lune paraît ; les flots brillent dans la vallée, les rochers gris se montrent jusqu'en haut de la colline ; mais je

ne le vois pas sur le sommet ; ses chiens ne le devancent pas, annonçant son arrivée. Il me faut rester seule ici !

Mais qui sont ceux qui gisent là-bas sur la bruyère ?... Est-ce mon bien-aimé ? est-ce mon frère ?... Parlez, amis ! Ils ne répondent pas. Quelle angoisse saisit mon âme !... Hélas ! ils sont morts ! leurs glaives sont rougis par le combat ! O mon frère, mon frère ! pourquoi as-tu tué mon Salgar ? O mon Salgar ! pourquoi as-tu tué mon frère ? Tous les deux, vous m'étiez si chers ! Oh ! tu étais beau entre mille sur la colline ! Il était terrible dans les batailles. Répondez-moi ! entendez ma voix, mes bien-aimés ! Mais, hélas ! ils sont muets ! muets pour toujours ! leur sein est froid comme la terre !

Oh ! du rocher de la colline, du sommet de la montagne où règne la tempête, parlez-moi, ô esprits des morts ! parlez, je ne tremblerai pas d'effroi !... Où êtes-vous allés chercher le repos ? Dans quelle caverne de la montagne vous trouverai-je ?... Je n'entends pas une voix faible dans le souffle du vent ; l'orage qui gronde sur la colline ne m'apporte pas de réponse.

Je reste assise, plongée dans ma douleur ; j'attends le matin dans les larmes. Creusez la tombe, amis de ceux qui sont morts ! mais ne la refermez pas jusqu'à ce que je vienne ! Ma vie s'évanouit comme un songe ; pourrais-je rester en arrière ? Ici je veux demeurer avec ceux que j'aimais, ici, au bord du torrent qui fait retentir le rocher !...

... Quand la nuit se fera sur la colline, que le vent passera sur la bruyère, mon âme sera là avec le vent, pour pleurer la mort de mes amis. Le chasseur m'entendra de sa cabane de feuillage ; il craindra ma voix et il l'aimera, car ma voix sera douce en pleurant mes amis : tous les deux, ils m'étaient si chers !

Tel fut ton chant, ô Minona ! ô fille de Thorman aux joues couvertes d'une douce rougeur ! Nos larmes coulèrent pour Colma, et notre âme s'assombrit.

Ullin s'avança avec la harpe et nous fit entendre le chant d'Alpin. La voix d'Alpin était douce, l'âme de Ryno était un rayon de feu. Mais déjà tous deux reposaient dans leur étroite demeure, leur voix ne retentissait plus à Selma. Un jour, avant que ces héros fussent tombés, Ullin revint de la chasse et les entendit lutter par leurs chants sur la colline. Ces chants étaient doux, mais tristes. Ils pleuraient la mort de Morar, le premier des héros. Son âme était semblable à l'âme de Fingal ; son glaive, à celui d'Oscar... Mais il tomba, et son père gémit, et les yeux de sa sœur versèrent des larmes, les yeux de Minona, la sœur du vaillant Morar. En entendant le chant d'Ullin, elle se retira, comme la lune, à l'occident, cache sa belle tête dans les nuées, quand elle prévoit une pluie d'orage... Avec Ullin, j'accompagnai sur la harpe ce chant de deuil.

RYNO.

Le vent et la pluie ont cessé ; au midi, le ciel est serein, les nuées se dispersent. Le soleil, en fuyant, éclaire la colline d'une lumière inconstante. Les eaux du torrent de la montagne coulent rougeâtres dans la vallée. Doux est ton murmure, ô torrent ! mais plus douce est la voix que j'entends. C'est la voix d'Alpin qui se lamente sur le mort. Sa tête est courbée par l'âge, et ses yeux rougis par les larmes. Alpin, excellent chanteur ! pourquoi es-tu seul sur la colline silencieuse ? pourquoi te lamenter comme le vent qui s'élève tout à coup dans la forêt, comme la vague qui frappe le rivage lointain ?

ALPIN.

Mes larmes, ô Ryno ! sont pour les morts ; ma voix est pour les habitants de la tombe. Tu te tiens droit et svelte sur la colline ; tu es beau entre tous les fils de la bruyère ! Mais tu tomberas comme Morar, et l'affligé viendra s'asseoir sur ta tombe. Les collines t'oublieront, et tes arcs resteront détendus dans ta demeure.

Tu étais rapide, ô Morar ! comme le chevreuil sur la colline, terrible comme les feux qui brillent la nuit au ciel. Ta colère était comme la tempête, ton glaive brillait dans la bataille comme l'éclair sur la bruyère ; ta voix était semblable au torrent de la forêt après la pluie, au tonnerre sur les collines lointaines. Beaucoup tombaient sous tes coups, la flamme de ton courroux les consumait. Mais, quand tu revenais de la guerre, que ta voix était paisible ! ton visage était comme le soleil après l'orage, comme la lune dans la nuit silencieuse ; ton sein était calme comme le lac lorsque le mugissement du vent s'est apaisé.

Etroite est maintenant ta demeure ! obscure est ta retraite ! En trois pas je mesure ta tombe, ô toi qui jadis étais si grand ! Quatre pierres à la tête moussue forment ton unique monument ; un arbre dépouillé et l'herbe haute qui murmure au souffle du vent indiquent au regard du chasseur le tombeau du puissant Morar. Tu n'as plus de mère qui te pleure, plus de fiancée qui verse sur toi des larmes d'amour ; elle est morte, celle qui te donna le jour ; elle est tombée, la fille de Morglan.

Qui vient là, appuyé sur son bâton ? qui est celui dont la tête est blanchie par les années, les yeux rougis par les larmes ? C'est ton père, ô Morar ! ton père, qui n'avait pas d'autre fils que toi ! Il entendit parler de ta renommée dans les combats, d'ennemis dispersés comme la poussière ; il apprit la gloire de Morar ! Hélas ! ne sut-il rien de sa blessure ?... Pleure, ô père de Morar ! pleure ; mais ton fils ne t'entend pas. Profond est le sommeil des morts ; bien bas est placé leur oreiller de poussière. Jamais il n'entendra ta voix, jamais il ne

s'éveillera à ton appel. Oh ! quand le jour se lèvera-t-il dans la tombe, pour dire au dormeur : « Réveille-toi » ? Adieu, ô le plus noble des hommes ! ô vainqueur sur les champs de bataille ! Jamais ces champs ne te reverront ; jamais, dans la sombre forêt, ne brillera l'éclair de ton glaive. Tu n'as point laissé de fils, mais nos chants perpétueront ton nom ; les siècles à venir entendront parler de toi, de Morar qui tomba vaillamment.

Bruyantes furent les lamentations des héros, plus bruyant encore le soupir qui s'échappa du sein d'Armin. Ce chant lui rappelait la mort de son fils tombé dans la fleur de sa jeunesse. Carmor était assis près du héros ; Carmor, prince de la résonnante Galmal. « Pourquoi ce soupir sanglotant, ô Armin ? demanda-t-il ; quel sujet y a-t-il ici de pleurer ? La poésie et les chants ne résonnent-ils pas pour fondre et charmer les âmes ? C'est comme un brouillard léger qui s'élève du lac et se résout en pluie fine sur la vallée, humectant les fleurs épanouies. Mais le soleil revient dans toute sa force, et le brouillard disparaît. Pourquoi es-tu si accablé de douleur, Armin, qui règnes sur Gorma entourée par les flots ?

— De douleur ? Oui certes, je le suis, et grand est le sujet de ma peine... Carmor, tu n'as point perdu de fils ; tu n'as point perdu une fille dans la fleur de sa beauté ; il vit, le vaillant Colgar, ainsi qu'Amira, la plus belle des jeunes filles. Les rejetons de ta tige sont florissants, ô Carmor ! tandis qu'Armin est le dernier de sa race.

Sombre est ta couche, ô Daura ! tu dors d'un lourd sommeil dans la tombe... Quand t'éveilleras-tu avec tes chants, avec ta voix mélodieuse ?

Levez-vous, vents d'automne, levez-vous ! faites rage sur la bruyère obscure ! Mugissez, torrents de la forêt ! hurlez, ouragans, à la cime des chênes ! Avance à travers les nuages déchirés, ô lune ! ne montre que par intervalles ton pâle visage. Rappelle-moi cette nuit terrible où périrent mes enfants, où tomba le puissant Arindal, où s'éteignit ma Daura chérie !

Daura, ma fille, tu étais belle ! belle comme la lune au-dessus des collines de Fura, blanche comme la neige nouvellement tombée, douce comme l'air qu'on respire ! Arindal, ton arc était fort, ta lance était prompte sur le champ de bataille, ton regard était comme la brume sur les flots, ton bouclier comme une nuée flamboyante dans la tempête !

Armar, fameux dans les combats, vint et rechercha l'amour de Daura ; elle ne le lui refusa pas longtemps. Belles étaient les espérances de leurs amis !

Erath, fils d'Odgal, était plein de ressentiment, car son frère était tombé sous les coups d'Armar. Il vint sous le costume

d'un batelier. Sa barque était belle sur les flots ; ses cheveux étaient blanchis par l'âge, son visage était calme et sérieux. « O la plus belle des vierges ! dit-il, charmante fille d'Armin, là-bas, sur ce rocher, non loin du rivage, Armar attend Daura ; je viens chercher sa bien-aimée pour lui faire traverser la mer houleuse ».

Elle le suit et appelle Armar ; la voix seule du rocher lui répond. « Armar, mon bien-aimé ! mon bien-aimé ! pourquoi me laisser ainsi dans l'inquiétude ? Ecoute, fils d'Arnath ! écoute, c'est Daura qui t'appelle » !

Erath, le traître, s'enfuit en riant vers le rivage. Elle élève la voix, appelant son père et son frère. « Arindal ! Armin ! Aucun de vous ne viendra-t-il sauver sa Daura » ?

Sa voix traverse la mer. Arindal, mon fils, descend la colline, couvert des rudes dépouilles de la chasse ; ses flèches résonnent à son côté, il tient son arc à la main ; cinq dogues d'un gris sombre sont autour de lui. Il voit sur le rivage l'audacieux Erath, le saisit et l'attache à un chêne, entourant ses hanches de liens serrés. Les gémissements du captif remplissaient les airs.

Arindal, dans sa barque, s'avance sur les flots pour ramener Daura. Armar survient, furieux ; il fait voler la flèche, garnie d'un gris plumage ; elle siffle, elle s'enfonce dans ton cœur, ô Arindal ! Tu péris à la place du traître Erath. La barque atteignit le rocher ; il s'y laissa tomber et expira. Le sang de ton frère coula à tes pieds, ô Daura ! quelle fut ta douleur !

La barque fut brisée par les vagues. Armar se précipita dans la mer pour sauver sa Daura ou mourir. Soudain un coup de vent s'élança de la colline sur les flots ; Armar fut englouti et ne reparut plus.

J'entendis les plaintes de ma fille restée seule sur le rocher battu par la mer. Ses cris étaient perçants et continuels, mais son père ne pouvait la sauver. Toute la nuit je restai sur le rivage ; je l'apercevais aux pâles rayons de la lune ; toute la nuit j'entendis ses cris. Le vent soufflait bruyamment, et la pluie fouettait avec violence le flanc de la montagne. Sa voix s'affaiblit avant que le matin parût ; puis elle s'éteignit, comme la brise du soir dans l'herbe du rocher. Épuisée par la douleur, elle mourut, laissant Armin solitaire. Il n'est plus, celui qui était ma force dans les combats ; elle a péri, celle qui faisait mon orgueil parmi les jeunes filles !

Quand les orages descendent de la montagne, quand le vent du nord soulève les flots, je m'assieds sur le rivage retentissant, et je regarde ce rocher terrible. Souvent, au déclin de la lune, je vois passer ensemble, tristement unis, les fantômes de mes enfants à demi effacés dans le crépuscule.

Un torrent de larmes, qui s'échappa des yeux de Charlotte et soulagea son cœur oppressé, interrompit la lecture de Werther. Il jeta le manuscrit, lui saisit la main et versa des larmes amères. Charlotte, appuyée sur l'autre main, cachait ses yeux dans son mouchoir. Ils sentaient leur propre infortune dans la destinée de ces héros; ils la sentaient ensemble, et leurs larmes se confondaient. Werther appuya sur le bras de Charlotte ses lèvres et ses yeux brûlants; elle frissonna, et voulut s'éloigner; mais la douleur et la pitié, pesant sur elle comme une masse de plomb, la retinrent immobile. Elle respira fortement, cherchant à se remettre, et le pria en sanglotant de continuer; elle le priait avec un accent céleste! Werther tremblait; il lui semblait que son cœur allait éclater. Il releva le cahier et lut d'une voix entrecoupée :

Pourquoi m'éveiller, brise du printemps? Tu me caresses et me dis : « Je verse sur toi les gouttes célestes de la rosée »! Mais le temps est proche où je me flétrirai; il est proche, l'orage qui m'arrachera mes feuilles! Demain viendra le voyageur; il viendra, celui qui m'a vu dans ma beauté; ses yeux me chercheront dans toute la campagne et ne me trouveront plus.

Ces paroles tombèrent de tout leur poids sur le cœur du malheureux. Il se jeta aux pieds de Charlotte dans le paroxysme du désespoir, lui saisit les mains, les appuya sur ses yeux et sur son front. Il sembla à Charlotte qu'un pressentiment de son affreux dessein lui traversait l'âme; ses sens s'égarèrent; elle lui serra les mains qu'elle pressa contre sa poitrine, se pencha vers lui avec une émotion douloureuse, et leurs joues brûlantes se touchèrent. Le monde entier s'effaça pour eux. Il l'entoura de ses bras, la serra sur son cœur, et couvrit de baisers furieux ses lèvres tremblantes et balbutiantes. « Werther »! s'écria-t-elle d'une voix étouffée en se détournant, « Werther »! et d'une main elle tentait faiblement de l'écartier de son sein. « Werther »! répéta-t-elle d'un ton résolu qui exprimait les plus nobles sentiments. Il ne résista pas; il la laissa s'échapper de ses bras, et se prosterna devant elle comme un insensé. Elle se leva précipitamment, en proie à un trouble douloureux, tremblante à la foi d'amour et de colère. « C'est la dernière fois, Werther! lui

dit-elle, vous ne me verrez plus » ! Et, jetant sur l'infortuné un regard débordant d'amour, elle s'enfuit dans la chambre voisine et s'y renferma. Werther lui tendait les bras sans oser la retenir. Il était étendu sur le plancher, la tête sur le canapé; il resta dans cette posture plus d'une demi-heure. Enfin il revint à lui en entendant du bruit : c'était la servante qui venait mettre le couvert. Il se promena par la chambre; quand il se retrouva seul, il s'approcha de la porte du cabinet et appela à voix basse : « Charlotte ! Charlotte ! encore un seul mot ! un adieu » ! Elle ne répondit pas.

Il attendit, il supplia, il attendit encore; enfin il s'arracha de cette place en s'écriant : « Adieu, Charlotte ! adieu pour toujours » !

Il atteignit la porte de la ville. Les gardiens, qui étaient accoutumés à le voir, le laissèrent passer sans rien dire. Il tombait une pluie mêlée de neige. Ce ne fut que vers onze heures qu'il frappa de nouveau à la porte. Lorsqu'il rentra chez lui, son domestique remarqua qu'il était sans chapeau; mais il n'osa pas l'en avertir et le déshabilla; tous ses vêtements étaient mouillés. On trouva plus tard son chapeau sur une roche située au penchant de la colline, et qui surplombe la vallée. Il est inconcevable qu'il ait pu la gravir, sans se précipiter, pendant une nuit obscure et pluvieuse.

Il se coucha et dormit longtemps. Le lendemain matin, le domestique, lorsque son maître l'appela pour lui apporter le café, le trouva occupé à écrire. Il ajoutait les lignes suivantes à sa lettre à Charlotte :

C'est donc la dernière fois ! C'est la dernière fois que j'ouvre les yeux. Hélas ! ils ne verront plus le soleil : il est caché par les nuages, et le ciel est sombre... Ainsi, prends le deuil, ô Nature ! ton fils, ton ami, ton amant, approche de sa fin. O Charlotte ! on ne peut le comparer à rien, sinon peut-être aux impressions confuses d'un songe, le sentiment qu'on éprouve à se dire : « Voici ma dernière matinée » ! La dernière ! Charlotte, ce mot de dernier, je ne puis le comprendre. Ne suis-je pas là dans toute ma vigueur ? et demain, je serai étendu sans force sur la terre. Mourir ! qu'est-ce que cela ? Vois-tu, nous rêvons, quand nous parlons de la mort. J'ai vu mourir bien des gens ; mais l'hu-

manité est si bornée qu'elle est incapable de concevoir le commencement et la fin de son existence. En ce moment, je m'appartiens encore ! je t'appartiens, à toi, ô ma bien-aimée ! Et en un seul instant... séparés, perdus l'un pour l'autre... pour toujours peut-être... Non, Charlotte, non !... Comment pourrais-je être anéanti ? Comment pourrais-tu l'être ? Nous existons pourtant !... Anéanti... que signifie cela ? Ce n'est aussi qu'un mot, un son vide de sens ! il ne dit rien à mon cœur !... Etre mort, ô Charlotte ! enfoui dans la terre glacée, si étroite, si obscure !... J'avais une amie qui était tout pour moi durant ma jeunesse délaissée ; elle mourut, je suivis son convoi ; je me tins sur le bord de la fosse, j'y vis descendre le cercueil ; j'entendis le frottement des cordes qu'on lâchait et qu'on retirait brusquement ; j'entendis tomber la première pelletée de terre, et le coffre lugubre rendit un bruit sourd, puis plus sourd encore, et toujours plus sourd, jusqu'à ce qu'il fût entièrement recouvert ! Je me jetai à terre à côté de cette tombe, saisi, bouleversé, le cœur plein d'angoisse et profondément déchiré ; mais je ne comprenais pas ce qui se passait là devant moi... ce qui m'attend !... La mort !... le tombeau ! ces mots, je ne les entends point !

Oh ! pardonne-moi ! pardonne-moi ! Hier !... ce moment eût dû être le dernier de ma vie ! Ange ! pour la première fois : oui, pour la première fois j'ai senti, avec une entière certitude, cette pensée délicieuse m'embraser jusqu'au fond de mon être : « Elle m'aime ! Elle m'aime » ! Il brûle encore mes lèvres, le feu sacré qui coulait à torrents des tiennes ; une ivresse ardente et toute nouvelle remplit mon cœur. Pardonne-moi ! pardonne-moi !

Ah ! je le savais bien, que tu m'aimais ! je le savais dès ces premiers regards où se peignait ton âme, dès ton premier serrement de main ; et pourtant, quand je t'avais quittée, ou que je voyais Albert à tes côtés, je retombais dans l'abattement et dans la fièvre du doute.

Te souviens-tu des fleurs que tu m'envoyas le jour où tu n'avais pu, dans cette odieuse réunion, me dire un seul mot, ni même me serrer la main ? Oh ! je suis resté à genoux devant elles la moitié de la nuit ; elles étaient pour moi le sceau de ton amour. Mais, hélas ! ces impressions étaient passagères. Ainsi s'efface peu à peu dans l'âme du

croyant le sentiment de la grâce de son Dieu, qui lui a été accordée, sous des signes sacrés et visibles, dans toute sa plénitude céleste.

Tout cela s'efface avec le temps, mais nulle éternité n'éteindra la vie ardente que j'ai aspirée hier sur tes lèvres, et que je sens brûler en moi. Elle m'aime ! Ces bras l'ont entourée, ces lèvres ont frémi sur les siennes, cette bouche a bégayé contre sa bouche ! Tu es à moi, Charlotte ! oui, à moi pour l'éternité !

Et qu'importe qu'Albert soit ton mari ? Ton mari !... cela est bon pour ce monde ! et c'est en ce monde que je commets un péché en t'aimant, en souhaitant de t'arracher de ses bras pour te saisir dans les miens ! Un péché ! C'est bien, je m'en punis ; je l'ai savouré, ce péché, dans toute sa volupté céleste ; mon cœur y a puisé la force et le baume de la vie. Dès cet instant tu es à moi ! à moi, ô Charlotte ! Je te devance, je vais vers mon père, vers le tien ! Je lui dirai mes peines, et il me consolera jusqu'à ce que tu viennes. Alors je volerai au-devant de toi, je te saisirai, et nous resterons devant la face de l'Éternel, unis dans un éternel embrassement.

Je ne rêve pas, je ne suis pas dans le délire. En approchant de la tombe, mes yeux s'éclaircissent. Nous serons ! nous nous reverrons ! Je verrai ta mère ! Oui, je la verrai, je la trouverai ! Ah ! j'épancherai tout mon cœur devant elle ! Ta mère ! ta parfaite image » !

Vers onze heures, Werther demanda à son domestique si Albert n'était pas de retour. Le domestique lui dit que oui ; il avait vu ramener son cheval. Alors Werther lui donna un billet tout ouvert contenant ces mots : « Voudriez-vous me prêter vos pistolets pour un voyage que je compte faire ? Adieu, soyez heureux » !

La pauvre Charlotte avait peu dormi cette nuit-là. Ce qu'elle avait tant redouté s'était accompli, et d'une manière qu'elle n'avait pu ni craindre ni prévoir. Son sang, dont le cours était d'ordinaire si paisible et si égal, était en proie à une agitation fiévreuse ; les sentiments les plus opposés bouleversaient ce noble cœur. Était-ce le feu de l'embrassement de Werther qu'elle sentait brûler dans son sein ? était-ce le cour-

roux que lui inspirait son audace ? ou bien le mécontentement qu'elle éprouvait en comparant son état présent avec ces jours de tranquille innocence et de confiance en elle-même, exempts de toute contrainte et de tout souci ? Comment irait-elle au-devant de son mari ? comment lui raconter cette scène qu'elle pouvait si bien avouer, et que pourtant elle n'osait pas s'avouer à elle-même ? Depuis si longtemps, tous deux gardaient le silence sur ce sujet ! devait-elle être la première à le rompre, en faisant à son époux une pareille confidence dans un moment si inopportun ? Elle craignait déjà que la simple nouvelle de la visite de Werther ne produisît sur lui une impression fâcheuse ; que serait-ce donc, quand il apprendrait cette catastrophe inattendue ? Pouvait-elle espérer qu'il la verrait sous son véritable jour et sans aucune prévention ? et pouvait-elle souhaiter qu'il bût dans son âme ? D'autre part, comment dissimuler avec un époux aux yeux duquel cette âme avait toujours été ouverte et transparente comme le cristal ? à qui elle n'avait jamais caché, jamais pu cacher un seul de ses sentiments ? Toutes ces réflexions la remplissaient d'inquiétude et de perplexité ; et toujours ses pensées se reportaient sur Werther, qui était perdu pour elle, sans qu'elle pût renoncer à lui ; qu'elle se voyait forcée, hélas ! d'abandonner à lui-même, et qui perdait tout en la perdant. Comme elle sentait alors peser sur son cœur, sans pouvoir bien distinctement s'en rendre compte, le refroidissement qui s'était produit entre lui et Albert ! Par suite de certaines différences secrètes de sentiments, ces deux hommes si sages et si bons s'étaient d'abord renfermés dans un silence réciproque ; puis, chacun se répétant qu'il avait raison et que l'autre avait tort, la situation s'était compliquée et tendue de telle sorte qu'il était devenu impossible d'en dénouer le nœud, précisément à l'instant critique dont tout dépendait. Si une confiance salutaire les eût rapprochés plus tôt, si l'affection et l'indulgence mutuelles, se réveillant dans leurs cœurs, les eussent ouverts l'un à l'autre, peut-être encore notre ami eût-il pu être sauvé.

Une circonstance particulière ajoutait aux perplexités de Charlotte. Werther, nous le savons par ses lettres, n'avait jamais fait mystère de son désir de quitter ce monde. Son dessein, souvent combattu par Albert, avait souvent aussi fait l'objet des entretiens de Charlotte avec son mari ; et ce

dernier, auquel une pareille action inspirait une répulsion décidée, avait plus d'une fois, avec une sorte d'irritation ordinairement étrangère à son caractère, donné à entendre qu'il ne prenait pas cette résolution au sérieux. Il s'était même permis d'en plaisanter, au point de faire partager son incrédulité à Charlotte. D'une part, cela la tranquillisait, quand ses pensées lui offraient cette lugubre image; mais, de l'autre, elle sentait que cela l'empêcherait de confier à son mari les appréhensions qui la tourmentaient en ce moment.

Albert revint. Charlotte alla à sa rencontre avec un empressement embarrassé. Il n'était pas bien disposé, n'ayant pu terminer son affaire et ayant rencontré chez le bailli, son voisin, une nature inflexible et mesquine. Les mauvais chemins avaient aussi contribué à lui donner de l'humeur.

Il demanda s'il n'était rien arrivé; elle répondit avec précipitation que Werther était venu la veille au soir. Puis il demanda s'il y avait des lettres pour lui; elle lui répondit qu'elles étaient dans sa chambre avec quelques paquets. Il y passa, et Charlotte resta seule. En présence de l'homme qu'elle aimait et estimait, son cœur s'était ouvert à des impressions nouvelles; le souvenir de sa générosité, de son affection et de sa bonté avait rendu un peu de calme à son âme. Elle se sentit en secret entraînée à le suivre, prit son ouvrage et se rendit chez lui, comme elle le faisait souvent. Elle le trouva occupé à décacheter et à lire ses lettres, dont quelques-unes paraissaient contenir des nouvelles peu agréables. Elle lui adressa quelques questions auxquelles il répondit brièvement, puis il s'assit devant son bureau et se mit à écrire.

Ils passèrent ainsi une heure l'un à côté de l'autre; l'âme de Charlotte s'assombrissait de plus en plus. Elle sentait combien il lui serait difficile de révéler à son mari, fût-il de la meilleure humeur du monde, ce qui lui pesait sur le cœur. Elle tomba dans une tristesse d'autant plus pénible qu'elle s'efforçait de la cacher et dévorait ses larmes.

L'arrivée du domestique de Werther la jeta dans un trouble extrême. Il remit le billet à Albert, qui se tourna tranquillement vers sa femme et lui dit: « Donne-lui les pistolets »! « Dites-lui que je lui souhaite un bon voyage », ajouta-t-il en s'adressant au domestique. Ces paroles la frappèrent comme un coup de foudre; elle se leva, mais elle chancelait, et ne savait ce qu'elle éprouvait. Elle s'avança lentement vers

la muraille, décrocha les pistolets d'une main tremblante et en essuya la poussière; puis elle hésita, et son hésitation aurait duré longtemps, si un regard étonné d'Albert ne l'eût forcée de se décider. Elle donna au domestique les armes fatales sans pouvoir proférer un mot; et, dès qu'il fut sorti de la maison, elle ramassa son ouvrage et se réfugia dans sa chambre, en proie à une agitation inexprimable.

Son cœur lui présageait les événements les plus horribles. Tantôt elle était sur le point de se jeter aux pieds de son mari et de lui tout découvrir: la scène de la veille, sa faute et ses pressentiments; tantôt il lui semblait que cette démarche n'aurait aucun résultat, d'autant plus qu'elle ne pouvait espérer de le décider à se rendre auprès de Werther. On servit le dîner; une bonne amie qui vint demander un renseignement, qui voulait s'en aller tout de suite... et qui resta, rendit, pendant le repas, la conversation supportable. On se contraignit, on causa, on raconta diverses choses, et l'on s'oublia.

Le domestique apporta les pistolets à Werther, qui les reçut avec transport, quand il sut que c'était Charlotte qui les lui avait donnés. Il se fit servir du pain et du vin, dit au domestique d'aller dîner, et se mit à écrire :

Ils ont passé par tes mains, tu les as essuyés. Je les baise mille fois: tu les as touchés. C'est toi, ange du Ciel, qui favorises mon dessein! toi-même Charlotte, tu me présentes l'instrument qui va l'accomplir! Je souhaitais recevoir la mort de tes mains; ah! c'est bien de toi que je la reçois aujourd'hui! J'ai interrogé mon domestique! tu tremblais en les lui tendant, tu ne m'as pas envoyé d'adieu!... Hélas! hélas! pas un adieu!... M'aurais-tu fermé ton cœur à cause de cet instant qui m'a lié à toi pour jamais? O Charlotte, des milliers d'années ne suffiraient pas pour en effacer l'impression! et, je le sens, tu ne peux haïr celui qui brûle ainsi pour toi!

Après le dîner, il ordonna au domestique d'achever les malles; il déchira un grand nombre de papiers, et sortit pour régler encore quelques petites dettes. Il revint chez lui, sortit

de nouveau malgré la pluie, et se rendit hors de la ville, au jardin du comte; puis il erra dans la campagne. A la nuit tombante, il rentra et se remit à écrire :

Pour la dernière fois, Wilhelm, j'ai vu les champs, les bois et le ciel. Adieu, toi aussi!... Chère mère, pardonnez-moi! Console-la, Wilhelm! Dieu veuille vous bénir! Toutes mes affaires sont en ordre. Adieu! nous nous reverrons, et nous serons plus heureux!

Je t'ai mal récompensé, Albert, mais tu me pardonnes. J'ai troublé la paix de ta maison; j'ai mis la méfiance entre vous deux. Adieu! je vais mettre un terme à tout cela. Oh! si vous pouviez être heureux par ma mort! Albert, Albert, rends heureux cet ange! et qu'ainsi la bénédiction de Dieu repose sur toi!

Dans la soirée, il fouilla encore longtemps dans ses papiers, dont il déchira beaucoup qu'il jeta dans le poêle. Il cacheta quelques paquets et les adressa à Wilhelm: c'étaient de courts essais et des pensées détachées; j'en ai vu plusieurs. A dix heures passées, après avoir fait remettre du bois au feu et s'être fait donner une bouteille de vin, il envoya coucher son domestique, dont la chambre, ainsi que celles des gens de la maison, était sur le derrière et fort éloignée de la sienne. Le domestique se coucha avec ses habits, afin d'être tout prêt le lendemain matin: car son maître lui avait dit que les chevaux de poste seraient devant la maison avant six heures.

Onze heures passées.

Tout est si tranquille autour de moi! et mon âme est si calme! Je te remercie, ô Dieu, de m'accorder, durant mes derniers moments, cette chaleur et cette force!

Je m'approche de la fenêtre, ô mon amie! je vois, je vois encore, à travers les nuages que chasse au loin le vent d'orage, briller çà et là les étoiles du ciel éternel. Non, vous ne tomberez pas! l'Éternel vous porte sur son cœur; il m'y

porte aussi ! Je vois les roues du chariot, la plus chérie de toutes les constellations. Quand je te quittais le soir, quand je sortais de ta maison, je la voyais en face de moi. Avec quelle ivresse je l'ai souvent contemplée ! Que de fois, levant les mains au ciel, je l'ai prise pour signe, pour monument sacré de la félicité que je goûtais alors ! et maintenant encore... O Charlotte ! qu'est-ce qui ne me fait pas penser à toi ? n'es-tu pas tout autour de moi ? et n'ai-je pas, comme un enfant, dérobé avidement mille bagatelles que tu avais touchées, ô ma sainte ?

Chère silhouette ! je te la lègue, Charlotte, en te priant de l'honorer. Quand je sortais ou que je rentrais, j'y ai imprimé mille et mille baisers ; mille fois, je lui ai adressé un signe d'adieu.

J'ai écrit un billet à ton père pour le prier de protéger mon corps. Dans le cimetière, tout au fond, dans le coin qui donne sur la campagne, il y a deux tilleuls ; c'est là que je voudrais reposer. Il peut faire cela, il le fera pour son ami. Demande-le lui aussi ! Je ne veux pas exiger de pieux chrétiens de laisser déposer leurs corps à côté de celui d'un infortuné ! Ah ! je voudrais qu'on m'enterrât sur le bord de la route, ou dans la vallée solitaire ! Le sacrificateur et le lévite passeraient en se signant devant la pierre qui marquerait ma tombe, et le Samaritain m'accorderait une larme.

Vois, Charlotte ! je ne frissonne pas en saisissant la froide et terrible coupe où je vais boire l'ivresse de la mort ! C'est toi qui me la présentes, et je n'hésite pas. C'est donc ainsi que s'accomplissent tous les vœux, toutes les espérances de ma vie ! toutes ! toutes ! je vais frapper, glacé et rigide, à la porte d'airain de la mort !

Si j'eusse pu obtenir le bonheur de mourir pour toi, ô Charlotte ! de me sacrifier pour toi ! Je mourrais avec courage, avec joie, si je pouvais te rendre le repos et la félicité de ta vie ! Mais, hélas ! il n'a été donné qu'à quelques nobles êtres de verser leur sang pour les leurs, et d'allumer par leur mort, pour ceux qu'ils aimaient, une vie nouvelle et centuplée !

C'est avec ces habits, Charlotte, que je veux être enseveli ; tu les as touchés, tu les as sanctifiés ; cela aussi, je l'ai demandé à ton père. Mon âme planera au-dessus du

cercueil. Que l'on ne fouille pas mes poches. Ce nœud rose que tu portais à ton corsage, lorsque je t'ai vue pour la première fois au milieu de tes enfants... Oh! embrasse-les mille fois pour moi, et raconte-leur l'histoire de leur malheureux ami! Chers enfants! je les vois se presser autour de moi! Ah! comme je me suis attaché à toi! comme, dès le premier moment, je ne pouvais plus te quitter!... Ce nœud, qu'on l'enterre avec moi; tu m'en fis présent à l'anniversaire de ma naissance. Que je recevais avidement tout cela! Ah! je ne pensais pas que ce chemin me conduirait ici!... Sois calme, je t'en prie! sois calme!

Ils sont chargés... minuit sonne! qu'il en soit donc ainsi!... Charlotte, Charlotte! adieu, adieu!

Un voisin vit la lueur de la poudre qui s'enflammait, et entendit l'explosion; mais, comme tout restait silencieux, il ne s'en inquiéta pas davantage.

Le matin, à six heures, le domestique, entrant avec une lumière, trouve son maître gisant à terre; il voit le pistolet et du sang. Il l'appelle, il le soulève: pas de réponse; il ne faisait plus que râler. Il court chez le médecin, chez Albert. Charlotte entend sonner; un tremblement la saisit dans tous les membres. Elle éveille son mari; tous deux se lèvent. Le domestique, criant et bégayant, leur annonce la nouvelle; Charlotte tombe évanouie aux pieds d'Albert.

Quand le médecin arriva près du malheureux, il le trouva étendu par terre. Il n'y avait plus d'espoir de le sauver; le pouls battait encore, mais tous les membres étaient paralysés. Il s'était tiré une balle dans la tête, au-dessus de l'œil droit; la cervelle avait jailli dehors. Pour ne rien négliger, on le saigna au bras; le sang coula, et il continua de respirer.

Le sang qui tachait le dossier du fauteuil prouvait qu'il avait dû tirer le coup étant assis devant son secrétaire; qu'il était tombé ensuite, et qu'en se débattant dans les convulsions il avait roulé autour du fauteuil. Il était étendu sur le dos près de la fenêtre, n'ayant plus la force de faire un mouvement. Il était tout habillé et botté, avec un frac bleu et un gilet jaune.

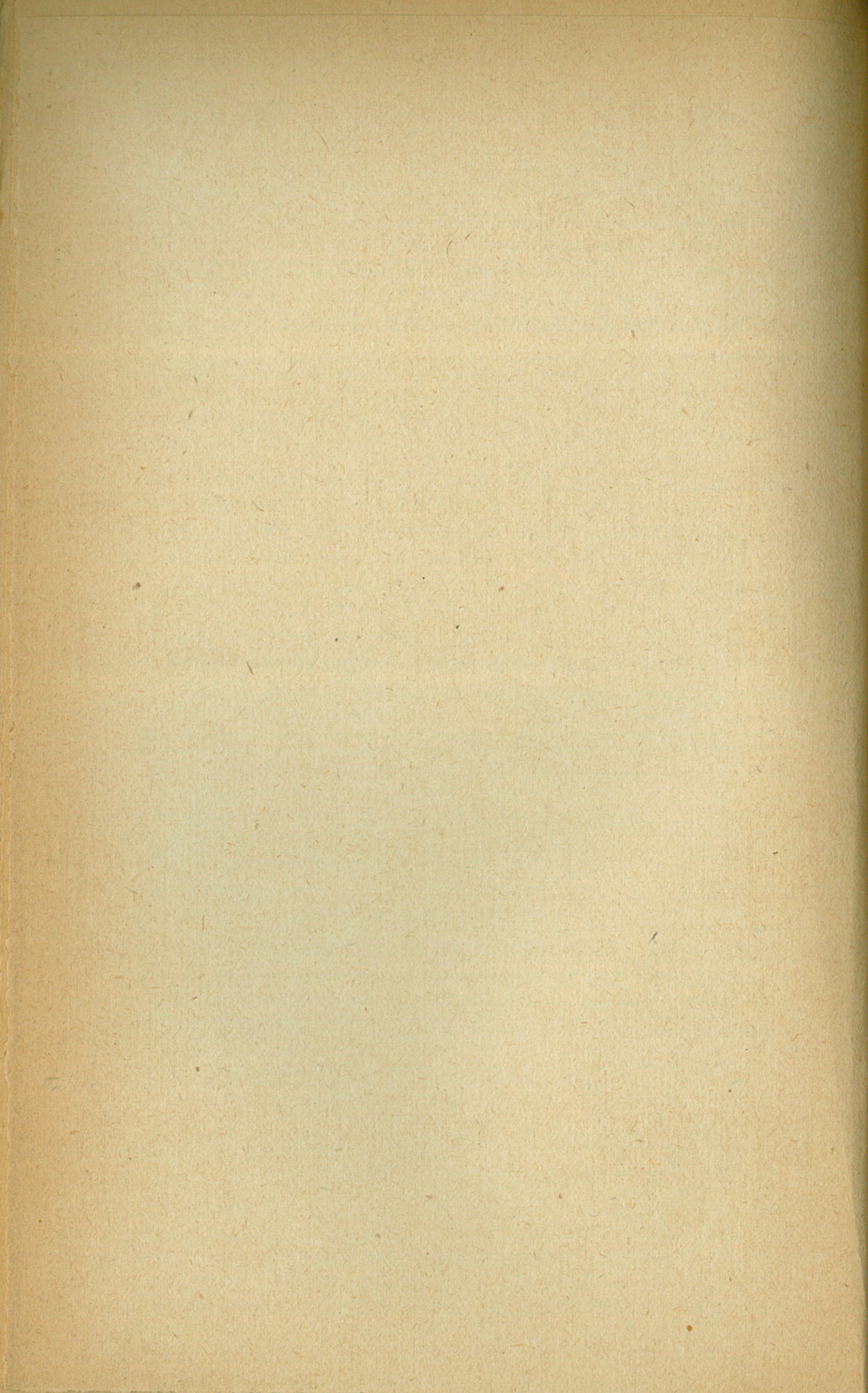
Toute la maison s'émut, puis tout le voisinage, puis la ville entière. Albert entra: on avait déposé Werther sur le lit,

le front bandé; son visage était déjà celui d'un mort; il ne faisait pas un mouvement. Ses poumons râlaient encore d'une manière effrayante, tantôt faiblement, tantôt avec plus de force. On attendait sa fin.

Il n'avait bu qu'un seul verre de vin. Le drame d'EMILIA GALOTTI était ouvert sur un pupitre.

Qu'on me dispense de décrire la consternation d'Albert, le désespoir de Charlotte.

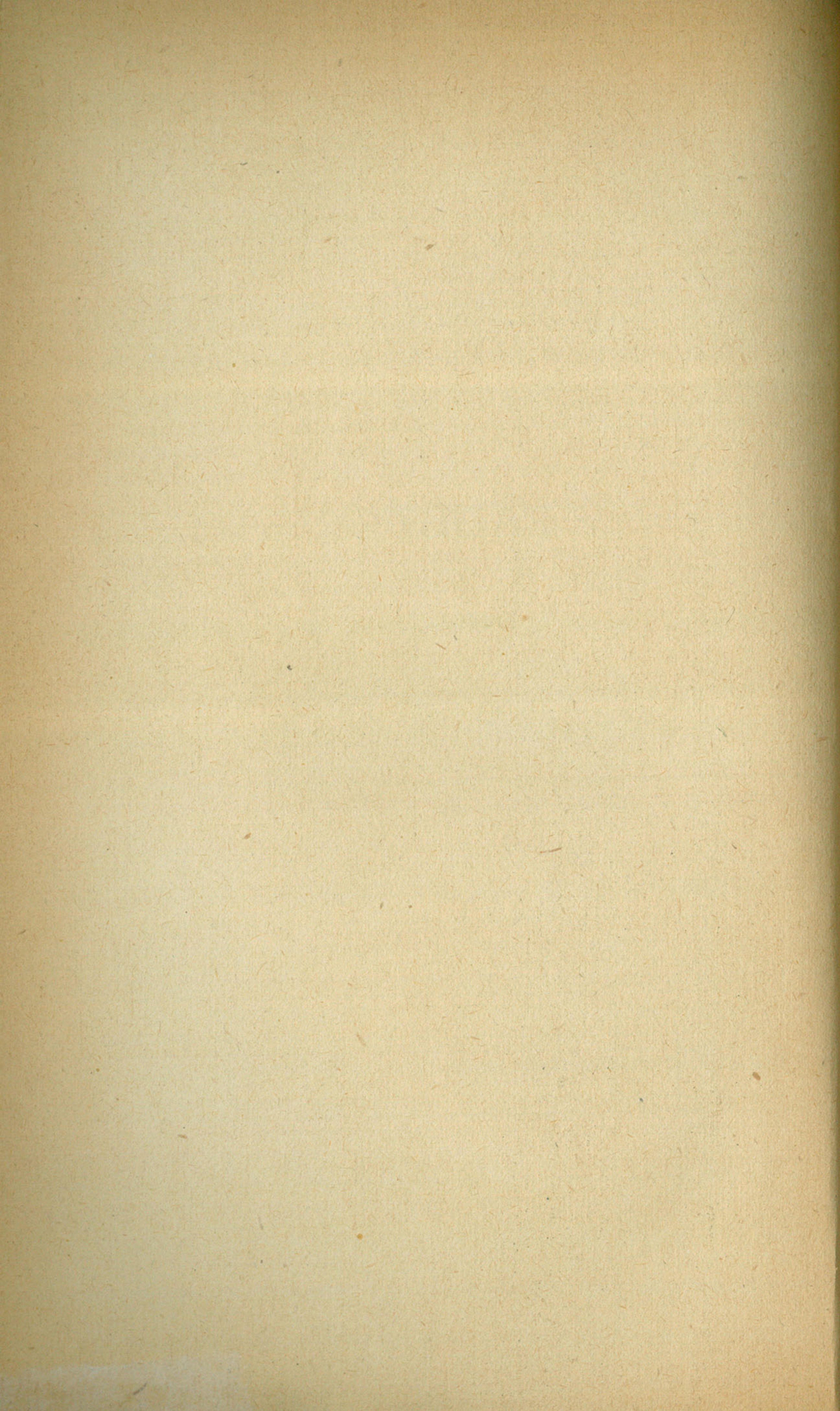
Le vieux bailli accourut dès qu'il apprit la nouvelle; il embrassa le mourant en versant des larmes brûlantes. Ses deux fils aînés arrivèrent à pied bientôt après lui; ils se laissèrent tomber près du lit, et s'abandonnèrent à la plus violente douleur, lui baisant les mains et la bouche. L'aîné, qu'il avait toujours le plus aimé, s'attacha à ses lèvres, jusqu'à ce qu'il eût expiré; on fut obligé de l'en arracher de force. Il mourut à midi. La présence du bailli et les mesures qu'il prit empêchèrent la foule de s'amasser devant la maison. Le soir, à onze heures, il le fit ensevelir à la place qu'il s'était choisie. Le vieillard et ses fils suivirent le convoi; Albert en était incapable. On craignait pour la vie de Charlotte. Le corps fut porté par des ouvriers; aucun ecclésiastique ne l'accompagna.



FAUST

Tragédie

1790-1831



DÉDICACE¹

*Vous revenez, vacillantes images !
Vous qu'autrefois j'ai pu voir et chérir,
Est-ce bien vous ? est-ce là vos visages ?
Illusion, dois-je te retenir ?
Vous m'entourez !... Eh bien, de vos nuages
Descendez donc, vers moi daignez venir.
Ah ! votre haleine, haleine enchanteresse,
Mon sein flétri l'aspire avec ivresse.*

*Vous ramenez les beaux jours de ma vie ;
Mainte ombre chère approche en souriant ;
Comme un feu pâle, une lampe affaiblie,
L'amour renaît, l'amour jadis brillant !
Cet heureux temps, usé dans la folie,
Devant mes yeux dans un lointain fuyant
Passe avec ceux qui dans d'aimables heures,
Frappés de mort, quittèrent nos demeures.*

*Ma lyre, hélas ! ne peut être entendue
Par les témoins de ses premiers accords ;
Dans le cercueil avec eux descendue,
Son triste écho retentit chez les morts.
Ma peine amuse une foule inconnue,
Son froid éloge insulte à mes transports ;
Et qui s'émeut de mon chant solitaire,
S'il vit encore, est errant sur la terre.*

1. Goethe rappelle à sa mémoire, dans cette dédicace, la première conception de son poème et les amis disparus qui en furent les témoins.

*Mais quel délire !... Oui, mon âme s'envole
Vers le séjour des Esprits surhumains ;
Plus doux cent fois que la harpe d'Éole,
Mon chant s'égare en accents incertains.
Je sens couler la larme qui console,
Un calme heureux succède à mes chagrins ;
Le temps présent loin de moi se retire,
Et le passé redevient mon empire.*

PROLOGUE

SUR LE THÉÂTRE

DIRECTEUR, POÈTE DRAMATIQUE,
PERSONNAGE BOUFFON.

LE DIRECTEUR.

Vous qui m'avez si souvent prêté votre appui dans mes revers de fortune, dites-moi franchement, mes amis, ce que vous espérez en Allemagne de notre entreprise. Mon plus grand désir serait de plaire à la multitude; il n'est qu'elle au monde qui vive et fasse vivre. Déjà les pieux sont enfoncés en terre, les planches sont clouées sur les pieux, et chacun se promet une fête : les spectateurs garnissent déjà les bancs; et, immobiles, les sourcils levés, l'œil fixe, ils ne demandent qu'à applaudir. Je n'ignore pas la manière de se concilier les suffrages du public; eh bien! jamais pourtant je ne me suis senti tant d'inquiétude qu'aujourd'hui. Il est vrai qu'en fait de chefs-d'œuvre ils ne sont pas gâtés; mais ils ont terriblement lu. Comment allons-nous donc nous y prendre pour leur donner quelque chose qui leur semble neuf, agréable et solide à la fois? Car, je ne m'en cache point, aucun spectacle ne vaut à mes yeux celui de la multitude, lorsqu'elle roule ses vagues contre nos tréteaux et qu'avec l'impétuosité du vent elle s'engouffre dans la porte étroite. Au grand jour, dès quatre heures, ils assiègent déjà le bureau, et se feraient assommer pour un billet, comme à la porte d'un boulanger on se presse pour un pain en temps de disette. Et ce miracle opère sur tant d'hommes à la fois, c'est l'ouvrage d'un seul, c'est l'ouvrage du poète. O mon ami, opère ce miracle aujourd'hui, je t'en conjure.

LE POÈTE.

Non, ne me parle pas de cette foule aveugle : à sa vue, l'inspiration nous abandonne. Cache-moi cette multitude dont les flots nous entraînent malgré nous dans le tourbillon du monde. C'est au-dessus des nuages qu'il faut me conduire, dans ces régions paisibles où règne, pour le poète, une volupté pure, où l'amour et l'amitié, consolateurs de nos peines, nous tendent une main céleste, une main créatrice. Hélas ! ce qui jaillit du fond de notre âme, ce que bégayent nos lèvres tremblantes, tantôt avorté, tantôt couronné d'un succès éphémère, disparaît englouti dans le gouffre du temps. Mais souvent il arrive aussi qu'après avoir traversé sans gloire un siècle ou deux, notre génie secoue les linceuls de l'oubli et soulève une tête colossale. Ce qui brille ne dure qu'un temps ; jamais le vrai beau n'est perdu pour la postérité.

LE PERSONNAGE BOUFFON.

Si l'on voulait bien ne pas toujours parler de la postérité !... Supposons que *moi* je me misse à m'occuper de la postérité, qui donc se chargerait d'amuser mes contemporains ? Et il n'y a pas à dire, il faut qu'ils s'amusement. Le concours d'un gai compagnon est, ce me semble, quelque chose. Celui qui sait parler un langage piquant n'a rien à redouter des caprices du peuple ; au contraire, plus le cercle est nombreux, plus on est certain de l'émouvoir. Soyez beau tant que vous voulez, et montrez-vous original ; que chez vous l'imagination se déploie avec tout son cortège de raison, d'esprit, de sentiment, de passion ; mais, prenez-y bien garde, jamais sans un grain de folie.

LE DIRECTEUR.

Surtout faites bonne mesure au spectacle ; que les événements se pressent. Pourquoi vient-on ? Pour voir : on veut voir à toute force. Qu'il y ait donc beaucoup à voir, afin de faire ouvrir de grands yeux à la foule ; et votre cause est gagnée, et vous êtes un homme adorable. Ce n'est que par la masse que vous agirez sur la masse ; car enfin, chacun cherchant quelque chose qui lui convienne, l'auteur qui apporte beaucoup apportera à chacun quelque chose, et nul ne sortira mécontent de la salle. Donnez votre *pièce* en petite monnaie, elle aura un débit plus sûr et plus prompt. Que le ragoût soit facile à faire et facile à servir ! A quoi

bon produire un ensemble savamment composé ? Le public vous le plumera comme un geai.

LE POÈTE.

Quoi ! vous ne sentez pas tout ce qu'il y a de vulgaire dans un pareil métier, combien le véritable artiste y répugne ! Le barbouillage de ces messieurs est, je le vois, votre méthode.

LE DIRECTEUR.

Ce reproche ne saurait m'atteindre. Un ouvrier qui veut bien faire doit tenir au meilleur outil : songez donc que vous avez du bois mou à fendre, et voyez quels sont ceux pour qui vous écrivez. Pendant que l'ennui nous amène celui-là, celui-ci sort d'un repas splendide où il s'en est mis jusqu'au gosier ; et, ce qui est pis encore, plus d'un vient d'achever la lecture des gazettes. On se hâte d'entrer chez nous, distrait comme pour une mascarade, et la curiosité seule donne des ailes aux plus lents ; les belles dames régalent le public de leurs personnes et de leurs toilettes et jouent leur rôle gratis... Que diantre rêvez-vous donc sur votre Parnasse ? En quoi peut vous inspirer une salle garnie de monde ? Eh ! regardez de près nos Mécènes. Ils sont, les uns blasés, les autres à moitié ours : l'un, après le spectacle, se promet une partie de jeu ; l'autre, une nuit de plaisir dans les bras de sa maîtresse. Y pensez-vous, pauvres fous, d'aller prostituer à ces gens-là les chastes Muses ? Je vous le répète, donnez-leur en de toute couleur et de toute qualité : ainsi vous ne manquerez jamais votre but. Cherchez à intriguer les hommes, les satisfaire est trop difficile... Mais, qu'est-ce qui vous prend ? Extase ? douleur ?

LE POÈTE.

Va loin d'ici chercher un autre valet... Que pour ton bon plaisir le poète déshonore son plus beau titre ! qu'il renonce au droit sacré dont la nature l'a investi !... Par quelle puissance émeut-il les âmes ? Par quelle puissance bouleverse-t-il les éléments ? N'est-ce point à l'aide de l'accord parfait qui règne en lui-même, et qui oblige l'univers à se reconstruire harmonieusement au fond de son propre cœur ? Pendant que la Nature, tournant son fuseau d'une main insouciant, déroule, en se jouant, les fils sans fin de toute existence, pendant que la foule tumultueuse des êtres se presse en désordre et accomplit péniblement sa dure destinée, qui sait animer d'un feu divin cette masse

inerte, uniforme, et l'assujettir aux lois de l'harmonie ? Qui sait faire rentrer l'individu isolé dans l'ordre universel ? Qui répand un doux crépuscule sur l'esprit absorbé dans une méditation austère ? Qui sème toutes les jolies fleurs du printemps le long du sentier foulé par une amante ? Qui dépouille de leurs feuilles les arbres, où elles pendaient inutiles, et les tresse en couronnes pour les distribuer aux mérites de tous genres ? Qui soutient l'Olympe ? Qui convoque l'assemblée des Dieux ? La puissance de l'homme, révélée dans le poète.

LE PERSONNAGE BOUFFON.

Mais cette noble puissance ne mène-t-elle pas l'opération poétique à peu près comme on suit une aventure d'amour ? On se rapproche par hasard, on s'enflamme, on reste, et peu à peu on se trouve pris ; le bonheur croît à chaque moment, l'attaque commence enfin, on est enivré, transporté ; puis arrive le dégoût, et, avant qu'on s'en aperçoive, on a broché un roman... Au fait, donnez-nous une comédie de ce genre. Lancez-vous au milieu de la vie humaine. Chacun vit de cette vie-là, un petit nombre la connaît ; et c'est le peu que vous en montrez qui fait tout le charme de vos ouvrages. Dans un flux d'images une faible clarté, beaucoup d'erreurs et une étincelle de vérité ; avec cela l'on compose le meilleur breuvage, avec cela l'on restaure et l'on rafraîchit tout le monde. Alors s'assemble la fleur de la jeunesse, et dans votre œuvre elle se mire avec complaisance ; alors toute âme tendre trouve la nourriture mélancolique qui lui convient ; alors sont émus tantôt l'un, tantôt l'autre des spectateurs, et chacun voit représenté au naturel ce qu'il porte en lui-même. Ils sont prêts à rire comme à pleurer, à pleurer comme à rire ; ils honorent les efforts du poète, ils applaudissent à l'illusion de la scène. Pour l'homme déjà fait rien n'est bon ; mais on peut s'assurer en la gratitude de celui qui espère devenir homme.

LE POÈTE.

Rends-moi donc, rends-moi les temps où je n'étais encore moi-même qu'en espérance, lorsqu'une source intarissable de chants mélodieux coulait de ma veine, lorsqu'un voile de nuages dérobaît le monde à mes regards, que les bourgeons promettaient des fruits merveilleux, et que je cueillais d'une main avide les millions de fleurs qui tapissaient les vallées.

Je n'avais rien, et ce rien me suffisait : c'était l'amour de la vérité et la volupté des songes. Rends-moi les désirs indomp-
tés qui fatiguaient mon cœur, rends-moi ce cœur profondé-
ment ému, et la force de haïr, et la puissance d'aimer !
Rends-moi ma jeunesse !

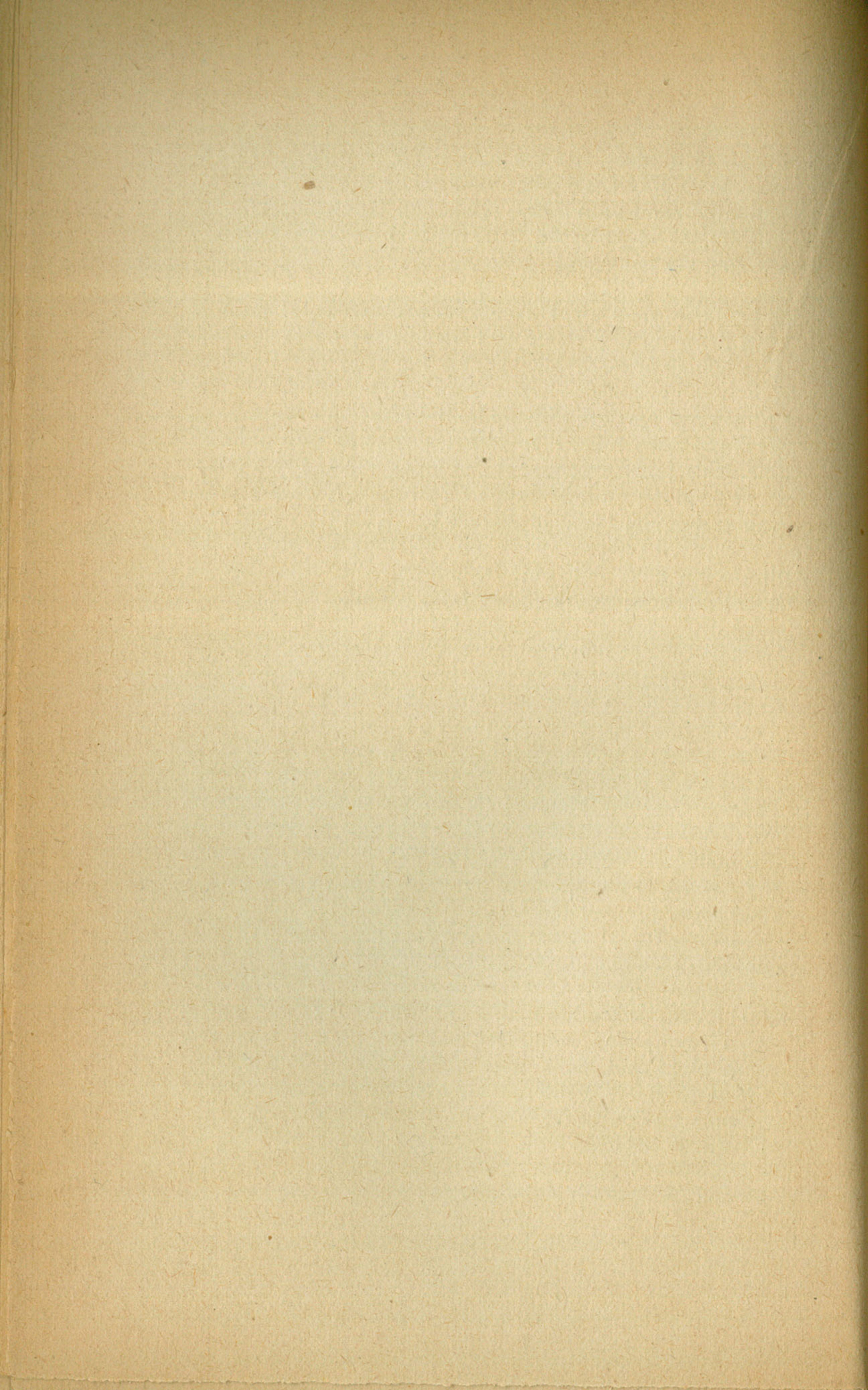
LE PERSONNAGE BOUFFON.

La jeunesse, mon ami ? Tu en aurais besoin, si dans la bataille l'ennemi te pressait de toutes parts ; ou si de char-
mantes jeunes filles se pendaient à ton cou ; ou bien si de
loin tu voyais la couronne, prix d'une course rapide, se balan-
cer près d'une barrière difficile à atteindre ; ou encore si, au
sortir d'une valse folle, il te fallait passer la nuit dans les
festins. Mais jouer avec aisance et grâce sur une lyre fami-
lière, se proposer un but vague et s'y rendre à travers mille
agréables détours, voilà, messieurs les vieillards, ce qui doit
vous occuper. Et nous ne vous en estimons pas moins. La
vieillesse ne nous fait pas, comme on dit, retomber en
enfance ; elle nous trouve encore vrais enfants.

LE DIRECTEUR.

Assez discourir : montrez-moi enfin des actions. Pendant
que vous faites assaut de paroles, il pourrait se passer quel-
que chose d'utile. A quoi bon tant parler de la disposition
où l'on devrait être ? Pour s'y mettre, il faut agir. Vous don-
nez-vous pour un poète, commandez à la poésie. Vous savez
quels sont nos besoins ; nous voulons des boissons fortes :
brassez-en donc sur l'heure ! Ce qui ne se fait pas aujour-
d'hui, demain n'est pas fait, et il ne faut pas perdre tout un
jour à délibérer. Prenons l'occasion aux cheveux, et ne la
lâchons point, si nous voulons répondre à l'attente du public.

Vous savez que, sur nos théâtres d'Allemagne, chacun fait
les essais qui lui plaisent : ainsi n'épargnez aujourd'hui ni
les décors ni les machines. Servez-vous de la grande et de la
petite lumière du ciel ; vous pouvez semer à pleines mains les
étoiles : d'eau, de feu, de rochers escarpés, de quadrupèdes,
d'oiseaux, nous n'en manquons pas non plus. Transportez
donc de plein saut, dans cette étroite maison de planches,
tout le cercle de la création ; et, avec une vitesse calculée
d'avance, allez des cieux, à travers le monde, aux enfers.



PROLOGUE
DANS LE CIEL

LE SEIGNEUR, LES ARMÉES CÉLESTES
ensuite MÉPHISTOPHÉLÈS.

(Trois Archanges s'avancent).

RAPHAËL.

*Le soleil poursuit son cantique
Dans le chœur des mondes roulants,
Le long de sa carrière antique
Il imprime ses pas brûlants.
Tout ébloui de sa lumière,
L'ange se voile devant lui.
Il fut, dès son aube première,
Ce qu'il est encore aujourd'hui.*

GABRIEL.

*Sur la terre, qu'au loin épure
Un seul regard de son amour,
Le jour chasse la nuit obscure
Et fuit devant elle à son tour.
La mer brise ses larges ondes
Au pied des rochers indomptés,
Et dans l'éternel flux des mondes
Rochers et mers sont emportés.*

MICHEL.

*L'orage gronde : ivre il se lance
Des monts aux mers, des mers aux monts,
Et son aveugle turbulence
Agite les gouffres profonds.
L'éclair darde ses feux sinistres,*

*La foudre éclate et fend le ciel ;
Mais, Seigneur, tes heureux ministres
Adorent ton jour éternel.*

LES TROIS ENSEMBLE.

*Comme un père sur eux tu veilles,
Sur toi leur œil s'ouvre incertain ;
Et tes ouvrages, ô merveilles !
Sont beaux comme au premier matin.*

MÉPHISTOPHÉLÈS¹.

*Seigneur, puisqu'une fois, en prince affable et doux,
Laisant d'un peu plus près envisager ta gloire,
Tu daignes demander comment tout va chez nous,
Et que d'ailleurs, si j'ai mémoire,
Loin d'exciter en toi le plus léger courroux,
Ma personne eut souvent l'heureux don de te plaire,
Me voici près du trône, au milieu de tes gens.*

*Pardon, je ne viens pas céans
Débiter de grands mots. Mieux vaudrait-il me taire.*

*Non, dussé-je m'ouïr siffler
Par l'assistance tout entière,
Comme on parle à ta cour je ne saurais parler ;
Et si par grand malheur je m'en voulais mêler,
Mon pathos te ferait bien rire...*

*Supposé toutefois que cela pût aller
Avec ta dignité de Sire.*

*Bref, je suis pauvre en ornements
Sur les perfections de la machine ronde,
Et de tes chérubins je n'ai point la faconde,
Ni l'art de m'épuiser en saints ravissements.*

*Sur les choses de ce bas monde
Je pense si différemment !
D'où vient ? — C'est que ma vue est courte apparemment,
Ou ma cervelle peu féconde.*

Toujours y remarqué-je, à parler sans détour,

1. L'étymologie du nom de *Méphistophélès*, ou *Méphostophilis*, comme il s'appelle dans la légende, est inconnue. On a proposé, moins sérieusement que par jeu, diverses explications : ennemi de la lumière (*μη, φωτός, φιλέω*) ; ennemi de Faust (*μη, Phosto, φιλέω*) ; ou enfin ami des miasmes (*mephitis, φιλέω*).

*Du pauvre fils d'Adam la misère profonde.
Ce petit dieu de la terre et de l'onde
Est, sur ma foi, plus sot qu'au premier jour;
Et m'est avis qu'après l'avoir pétri de terre,
Tu lui jouas d'un mauvais tour
En l'éclairant de ta lumière.*

*Pour diriger ses pas, quel étrange fanal
Que ce reflet céleste empreint sur son visage!
Il le nomme raison; mais, par un sort fatal,
Le malheureux n'en fait usage
Que pour ravalier ton image
Jusques à l'état d'animal.*

*Moi, j'oserais comparer l'homme
(Sauf la permission de Votre Majesté)
A cet insecte ailé que sauterelle on nomme,
Sur de longues pattes monté,
Gambadant tant que l'été dure,
Et répétant sur la verdure
Un vieux refrain de tous les ans.*

*Encor si c'était là qu'il passât tout son temps!
Mais non, pas un fumier, pas une fange impure,
Où ce dieu ne mette son nez.*

LE SEIGNEUR.

*N'as-tu donc rien d'autre à m'apprendre?
Tous les discours qu'ici tu m'obliges d'entendre
A des sarcasmes froids seront-ils donc bornés?
Et ne verras-tu rien qui ne soit à reprendre
Au monde où les hommes sont nés?*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

*Hélas! oui, cher Seigneur (soit dit sans vous déplaire),
Vous me trouvez encor du même avis
Et soutenant que tout dans ce monde est au pis.
De l'homme enfin si grande est la misère,
Que moi-même parfois je m'en sens attristé,
Et que de rendre pire une telle existence
Depuis longtemps en vérité
Je me fais quelque conscience.*

LE SEIGNEUR.

Connais-tu Faust?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Qui? le docteur?

LE SEIGNEUR.

Eh ! sans doute, mon serviteur.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Il vous sert en effet de la belle manière.

Rien de terrestre chez ce fou ;

A peine ce qu'il mange est-il fait de matière.

Ours rechigné, vrai loup-garou,

Il reste nuit et jour enfermé dans son trou,

Espèce de tombeau sans air et sans lumière.

Mais si son corps ne bouge pas,

Son esprit, par exemple, est toujours en campagne :

Plaine, torrent, vallon, montagne,

Dans tous les recoins de là-bas

Il se glisse et prend ses ébats ;

Et puis il monte au ciel, il nage dans l'espace,

Demande à l'univers ses plus exquis plaisirs...

Après quoi pourtant il se lasse

Et retombe à la même place,

Consumé des mêmes désirs.

LE SEIGNEUR.

Battu comme il l'est de l'orage,

Si dans le fond du cœur il me garde la foi,

Si, même en s'égarant, il se tourne vers moi,

Je le recueillerai pour prix de son courage.

Quand le frêle arbrisseau qui n'a vu qu'un printemps

Commence à se couvrir d'une tendre verdure,

Le jardinier sait bien qu'au midi de ses ans

Fleurs et fruits seront sa parure.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Si bien donc que sur lui vous comptez quelque peu ?

Gageons que celui-là vous le perdrez encore !

Pourvu que, jouant un franc jeu,

Vous me laissiez tout doux amener la pécure

Où bon me semblera. M'accordez-vous ce point ?

LE SEIGNEUR.

Aussi longtemps que Faust habitera la terre,

Je ne t'en empêcherai point.

Tant que l'homme y voyage, il erre.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Votre cadeau, Seigneur, me ravit, me confond.

*J'ai toujours abhorré d'avoir aux morts affaire,
Et de beaucoup je leur préfère
Un vivant au teint rubicond.
Pour un citoyen de la bière
Je ne suis jamais au logis...
Comme le chat pour la souris.*

LE SEIGNEUR.

*Je daigne exaucer ta prière.
Va, détourne, si tu le peux,
Détourne cet esprit de sa source première;
Fais-le suivre avec toi le chemin tortueux
Des ennemis de la lumière;
Mais sois confus, s'il faut reconnaître à la fin
Qu'égaré dans la nuit et dans l'erreur grossière,
Le juste garde encor l'amour du droit chemin.*

MÉPHISTOPHÉLÈS.

*Bon ! nous n'en aurons pas pour longtemps, je le jure.
Vraiment je ne vois nul sujet
D'être en souci de ma gageure.
Si j'arrive à bon port, vous voudrez, s'il vous plaît,
M'accorder les honneurs d'une victoire entière.
Je veux qu'il mange la poussière,
Et qu'avec plaisir même il la lèche en rampant
Comme mon cousin le serpent.*

LE SEIGNEUR.

*Tu peux en liberté paraître dans le monde.
Je n'en voudrais bannir ni tes pareils ni toi;
Car je me sers aussi de votre engeance immonde,
Et le Malin toujours fut précieux pour moi.
Sous la matière qui l'accable,
L'homme risque parfois de perdre tout ressort
Et de changer sa vie en un sommeil de mort.
J'aime donc à lui voir un compagnon semblable,
Qui l'excite au combat, l'éveille quand il dort,
Et fasse auprès de lui sa besogne de Diable.
Vous cependant, ô vous, nobles enfants du ciel,
Livrez-vous sans contrainte aux pensers ineffables
Du séjour éternel;
Et tandis que l'auteur des êtres innombrables
Épanche autour de vous les flots de son amour,
Célébrez ces êtres d'un jour*

En vos âmes impérissables.

(Le ciel se ferme, les Archanges se retirent).

MÉPHISTOPHÉLÈS, seul.

*De temps en temps j'aime à voir le vieux Père,
Et je me garde bien de lui rompre en visière,
Traiter un pauvre diable avec cette douceur!...*

*Vraiment chez un si grand seigneur
Tant de condescendance est bonté singulière.*

FAUST

TRAGÉDIE

LA NUIT. — UNE CHAMBRE GOTHIQUE

A VOUTES HAUTES ET ÉTROITES.

FAUST, *assis devant un pupitre, l'air agité.*

Eh bien donc, philosophie, jurisprudence, médecine... hélas ! et toi aussi, théologie ! je vous ai toutes apprises, toutes étudiées, avec des peines infinies ; et, après tant et de si longues veilles, me voici, pauvre fou, aussi sage que devant. Je porte, il est vrai, le titre de Docteur, celui de Maître ; et il y a bien dix ans que je promène mes sots élèves à travers un labyrinthe inextricable... Et je m'aperçois, enfin, que nous ne pouvons rien connaître. Rien !... J'en mourrai. Il n'est cependant pas au monde un seul homme, maître, docteur, clerc ou moine, qui en sache aussi long que moi : pas un doute ne m'arrête, pas un scrupule ne me travaille, je ne crains ni enfer, ni diable... Mais aussi la joie m'a fui sans retour : je ne puis me persuader que je sache rien qui vaille ; je n'espère pas pouvoir rien enseigner aux hommes, pour améliorer leur condition misérable et les remettre dans le droit chemin. Je n'ai d'ailleurs ni biens, ni argent, ni honneurs, ni crédit dans le monde... Non, un chien ne voudrait pas de l'existence à ce prix-là ! Je ne vois plus maintenant qu'une chose à essayer, c'est de me jeter dans la magie. Il le faut. Ah ! si la puissance de l'Esprit et de la Parole dessillait mes yeux, et leur dévoilait cet abîme où je brûle de descendre ! Si je pouvais ne plus être esclave des mots, et contraint de dire à grand'peine ce que j'ignore ! Si je pouvais connaître tout ce que la nature cache dans ses entrailles, tout ce qu'il y a pour l'homme au centre de

l'énergie du monde et à la source des semences éternelles !

Que n'est-ce pour la dernière fois que tu regardes ma misère, ô lune qui tant de fois éclairas mes veilles devant ce même pupitre ! C'est au milieu d'un vain amas de livres et de papiers, mélancolique amie, que tu m'apparus toujours ! Que ne puis-je, hélas ! gravir sur le sommet des montagnes ! Là, j'irais, dans ta douce lumière, me glisser autour des cavernes avec les Esprits. Que ne puis-je danser sur les prairies à tes pâles clartés, et, libre des tourments de la science, me baigner à loisir dans la rosée qui émane de ta sphère silencieuse !

Malheureux ! je languis, encore enchaîné dans ma prison. Maudit sois-tu, réduit obscur, où l'aimable lumière du ciel elle-même n'arrive que triste et plombée, à travers ces vitrages peints ; où, de quelque côté que je tourne les yeux, je ne vois que livres couverts de poussière et mangés des vers, que papiers amoncelés jusqu'au haut des voûtes, que boîtes, verres, instruments de mille sortes ; tous vieux meubles pourris, que j'ai reçus de mes ancêtres... C'est là ton monde ! On appelle cela un monde !

Et tu demandes encore pourquoi ton cœur se resserre avec angoisse dans ta poitrine, pourquoi une douleur sourde glace tes membres et y enchaîne le mouvement de la vie ? Tu le demandes ; et, au lieu de la nature vivante, au sein de laquelle Dieu créa les hommes, tu n'as autour de toi que fumée et moisissure, squelettes d'animaux et ossements de morts !

Allons, fuis, lance-toi dans le libre espace ! Ce volume mystérieux, que Nostradamus écrivit de sa propre main, n'est-il point un guide assez sûr ! Avec son aide, tu commenceras à pouvoir lire dans le cours des astres ; ton âme, instruite par lui, sentira sa force renaître, et saura comment un Esprit parle à un autre Esprit... Mais c'est en vain qu'avec ton bon sens grossier, tu voudrais expliquer les signes sacrés... Esprits qui flottez autour de moi, répondez-moi, si vous m'entendez ! (*Il ouvre le volume, et aperçoit le signe du Macrocosme*¹).

Ah ! comme, à cette vue, tous mes sens ont tressailli !

1. Terme de la philosophie scolastique, signifiant l'univers ou le monde en grand, par opposition à l'homme, appelé *microcosme*, c'est-à-dire abrégé du monde, monde en miniature.

Dans quelle extase céleste ai-je été plongé tout à coup ! On dirait qu'un sang plus jeune et plus pur circule dans mes veines ; mes nerfs sont agités de frémissements inconnus. Est-ce de la main de Dieu que furent tracés ces caractères qui soulagent mes peines secrètes, qui inondent mon pauvre cœur de joie, et qui me dévoilent, d'une manière si mystérieuse, les forces cachées de la nature ? Suis-je un Dieu moi-même ! Tout me devient si clair ! A l'aide de ces simples traits, je vois se déployer devant mon âme la nature tout entière et son énergie créatrice. Aujourd'hui, pour la première fois, je comprends la vérité de cette parole du sage : « Le monde des Esprits n'est point fermé ; c'est ton sens qui est aveuglé, c'est ton cœur qui est mort. Lève-toi, disciple, et sans relâche baigne ton sein mortel dans les rayons de l'aurore ». (*Il contemple le signe*).

Que de mouvement au sein de l'univers ! Comme toutes les choses concourent à une même fin, et vivent l'une dans l'autre d'une même vie ! Comme les Intelligences célestes montent et descendent, et se passent de main en main les sceaux d'or ! Quelle rosée délicieuse elles répandent sur la terre aride, et quelle ravissante harmonie le battement de leurs ailes imprime aux espaces du monde, qu'elles parcourent incessamment !

Merveilleux spectacle !... Mais, hélas ! ce n'est qu'un spectacle ! Où donc te trouver, où te saisir, nature infinie ? Où êtes-vous, sources de toute existence ? Mamelles en qui les cieux et la terre puisent cette sève éternelle qui les nourrit, vous qui rajeunissez la créature flétrie, vous ne tarissez jamais, vous abreuvez tous les êtres ; et moi, je languis vainement après vous !

(*Il saisit le volume, tourne un feuillet avec dépit, et aperçoit le signe de l'Esprit de la terre*).

Quelle émotion différente produit en moi ce nouveau signe ! Esprit de la terre, tu es près de moi : je sens mes forces s'accroître ; il semble qu'une liqueur spiritueuse coule dans mes veines et me brûle ; j'aurais le courage de me lancer dans le monde, de supporter les malheurs et les prospérités d'ici-bas, de lutter contre l'orage, et de ne point pâlir aux craquements du vaisseau qui se brise... Des nuages s'amoncellent au-dessus de moi... la lune cache sa

lumière... la lampe fume... elle s'éteint... des rayons ardents ceignent ma tête et se meuvent lentement dans les ténèbres... un frisson d'épouvante s'empare de moi... les voûtes paraissent descendre et me presser de toute leur masse... Oui, je le sens, tu nages autour de moi, Esprit que j'ai invoqué... Dévoile-toi!... Ah! quels déchirements dans mon cœur! Mes sens s'ouvrent à des impressions nouvelles... Tout mon cœur est à toi, je me dévoue à toi; parais! parais, te dis-je, m'en coutât-il la vie!

(Il prend le volume dans sa main, et, fixant ses yeux sur le signe de l'Esprit, il prononce certaines paroles. Une flamme rouge s'allume tout à coup; L'ESPRIT paraît dans la flamme).

L'ESPRIT.

Qui m'appelle?

FAUST, *détournant la tête.*

Vision terrible!

L'ESPRIT.

Tu m'as puissamment attiré; tes lèvres, sur ma sphère, ont aspiré longtemps; et maintenant...

FAUST.

Ah! je ne puis soutenir ton aspect.

L'ESPRIT.

Tu souhaitais ardemment de me voir, d'ouïr ma voix, de contempler mon visage. Je me rends au vœu pressant de ton cœur, me voici! Quelle ignoble frayeur t'a saisie, ô créature surhumaine! Qu'est devenu l'élan de ton âme? Où est cette âme ambitieuse qui se créait un monde, qui le portait en elle et le caressait avec amour; cette âme qui, saisie d'un tremblement de joie, aspirait à nous éгалer, nous autres Esprits? Où es-tu, Faust? Toi dont la voix m'a frappé, toi qui t'es élancé jusqu'à moi de toutes les forces de ton être; est-ce bien toi qui, jouet de mon souffle, trembles maintenant dans les profondeurs de ta vie, vermisseau timide et rampant?

FAUST.

Me siérait-il de te céder, flamme légère? Je suis, oui, je suis Faust, je suis ton égal!

L'ESPRIT.

Dans les flots de la vie, dans la tempête de l'action, je monte et descends, je flotte çà et là! Naissance et mort, va-

et-vient éternel, vie ardente et changeante : telle est la trame que je tisse à grand bruit sur le métier du temps et dont je forme la robe vivante de la Divinité.

FAUST.

O toi qui circules ainsi autour du vaste monde, Esprit infatigable, combien près je sens que je t'approche !

L'ESPRIT.

Tu es égal à l'Esprit que tu conçois. Égal à moi ? Jamais (*Il disparaît*).

FAUST, tombant à la renverse.

Pas à toi ! Et à qui donc ? Moi, l'image de la Divinité, je ne suis pas même ton égal ? (*On frappe*). Malediction !... voici, je crois, mon *famulus*¹ ; tout mon bonheur retourne à rien. Dieu ! qu'une vision si belle, un ennuyeux pédant la fasse évanouir !

(WAGNER, en robe de chambre et en bonnet de nuit, une lampe à la main. — Faust se détourne avec humeur).

WAGNER.

Pardon ! c'est que je vous ai entendu déclamer. Vous lisiez sans doute quelque tragédie grecque, et j'aurais envie de faire des progrès dans la déclamation ; car c'est un art fort utile aujourd'hui. J'ai souvent ouï dire qu'un comédien pouvait en remontrer à un prédicateur.

FAUST.

Oui, quand le prédicateur est un comédien, comme cela peut arriver quelquefois.

WAGNER.

Ah ! quand on est comme moi relégué au fond de son cabinet, et qu'on voit le monde à peine aux jours de fête, à travers une lunette, et seulement de loin, comment apprendre à le conduire par la persuasion ?

FAUST.

Vous ne le saurez jamais, si vous ne sentez rien, si votre âme vivement émue, ne peut tirer de son propre fonds de quoi remuer, à leur tour, les âmes de tous les assistants. Courbez-vous sur votre table, et, après avoir ramassé sur

1. Nom donné dans les universités allemandes à un étudiant pauvre qui rendait au professeur des services matériels, en échange desquels il était instruit, nourri et logé gratuitement.

celle d'autrui les restes d'un opulent festin, amalgamez tout cela pour en composer un ragoût ; à force de souffler sur votre petit tas de cendre, faites-en sortir une misérable flamme : vous aurez l'admiration des enfants et des singes, si vous en êtes friand. Mais, pour agir sur le cœur des hommes ; il faut une éloquence qui parte du cœur.

WAGNER.

C'est pourtant le débit qui fait le succès de l'orateur ; je le sens bien, et je suis encore loin de compte.

FAUST.

Laisse là de telles folies, et cherche à gagner ton pain honnêtement. Tous ces grelots ne font qu'ébranler l'air et ne servent de rien. La raison et le bon sens demandent-ils tant d'art ? Et quand on a quelque chose à dire, pourquoi courir après les mots ? Va, tous ces beaux discours si brillants, où l'on fait sonner si haut les bagatelles humaines, sont aussi stériles que le vent d'automne, qui passe en murmurant à travers les feuilles desséchées.

WAGNER.

Mon Dieu ! l'art est si long et notre vie si courte ! Moi, au milieu de mes recherches critiques, il me prend souvent un mal de tête... que je n'y peux plus tenir. Comme il est difficile de parvenir aux sources mêmes de la science !... Et c'est qu'avant d'avoir fait la moitié du chemin un pauvre diable peut très bien mourir.

FAUST.

Un parchemin est-il donc la fontaine sacrée où la soif de notre âme s'étanchera pour jamais ? Si le rafraîchissement ne coule pas de ton propre cœur, tu n'es point rafraîchi.

WAGNER.

Pardonnez-moi ; il y a déjà une grande jouissance à se transporter dans l'esprit des siècles écoulés, à voir comment a pensé un homme sage avant nous, et comment nous l'avons dépassé de si loin.

FAUST.

Oh ! oui, jusqu'aux étoiles ! Mon ami, les siècles écoulés sont pour nous un livre scellé de sept sceaux. Ce que vous appelez l'esprit des siècles n'est au fond que l'esprit même de ces messieurs, dans lequel les siècles se réfléchissent. Le plus souvent, c'est une pitié ! Le premier coup d'œil suffi-

rait pour faire fuir à cent lieues. On dirait un sac à immondices, un vieux garde-meuble, ou, tout au plus, quelque'une de ces farces de carrefour entrelardées de belles maximes de morale comme on en met dans la bouche des marionnettes.

WAGNER.

Mais pourtant, le monde, l'esprit, le cœur des hommes ! il est naturel que chacun veuille en savoir quelque chose.

FAUST.

Oui, ce qu'on appelle savoir. Qui peut se flatter de donner à un enfant son vrai nom ! Le peu d'hommes qui ont su quelque chose avec certitude, et qui n'ont pas eu la sagesse de le garder pour eux, ceux qui ont déclaré au peuple leurs sentiments et leurs vues, on les a de tout temps crucifiés et brûlés.... Mais retire-toi, je te prie ; la nuit est avancée, nous en resterons là pour cette fois.

WAGNER.

J'aurais volontiers continué de veiller et de causer science avec vous. Mais demain, premier jour de Pâques, vous me permettrez de vous adresser encore une question ou deux. Je me suis remis avec zèle à l'étude. Il est vrai que je sais déjà bien des choses, mais je voudrais tout savoir. (*Il sort*).

FAUST, *seul*.

Il n'y a d'espérance que pour l'être borné. Jamais elle n'abandonne entièrement l'homme à cerveau étroit, qui s'attache aux petites choses : d'une main avide il ne cesse de creuser le sol pour y chercher des trésors, et s'il vient à trouver un ver de terre, il est satisfait.

Se peut-il que la voix d'un pareil homme ait osé retentir dans les lieux mêmes où l'Esprit m'environna de son souffle pur ? Et pourtant, hélas ! j'ai cette fois des grâces à te rendre, ô le plus chétif des enfants de la terre. Tu m'as arraché au désespoir, sous lequel ma raison allait succomber. Ah ! la vision était tellement colossale qu'à mes propres yeux je n'étais plus qu'un nain.

Moi, l'image de la Divinité, qui croyais déjà toucher au miroir de la vérité éternelle ; qui, dépouillé de mon enveloppe terrestre, égaré dans un abîme de lumière croyais commencer le chemin des cieux ; moi qui, m'élevant au-des-

sus des chérubins, prétendais unir aux forces de la nature mes forces indépendantes, et, créateur à mon tour, vivre de la vie d'un Dieu; combien ne dois-je pas expier tant d'orgueil! Une parole foudroyante m'a rendu à mon néant.

Esprit divin, n'ai-je pas présumé de m'égalier à toi! Ah! j'ai bien eu la puissance de t'attirer, mais je n'ai point eu celle de te retenir. Dans cet heureux moment, je me sentais si grand... si petit! Tu m'as cruellement repoussé dans le cercle étroit de l'humanité. Qui m'instruira maintenant? Que dois-je éviter? Faut-il obéir à l'impulsion qui me presse... Nos actions elles-mêmes, aussi bien que nos souffrances, entravent la marche de notre vie.

La matière, la vile matière est toujours là, pour s'opposer à ce que l'esprit conçoit de plus magnifique. Lorsque nous croyons atteindre au bonheur de ce monde, tout ce qui vaut mieux que notre petit idéal, nous le traitons de mensonge et d'illusion. Les sentiments sublimes, qui font tout le prix de notre existence, sont étouffés par des penchants terrestres et grossiers.

Quand l'imagination déploie ses ailes hardies, elle rêve l'éternité dans son délire; mais un étroit espace lui suffit, lorsque le gouffre a dévoré toutes ses joies et toutes ses espérances. L'inquiétude vient se loger au fond de notre cœur; elle y produit des douleurs secrètes; elle le travaille sans relâche, et y détruit le plaisir et le repos; elle prend tour à tour mille masques divers: c'est tantôt notre foyer, tantôt une femme; puis un enfant, une maison, le feu, la mer, un poignard, du poison. L'homme tremble devant les maux qui ne l'atteindront pas, et pleure continuellement les biens qu'ils n'a pas perdus.

Non, je ne suis pas semblable à un Dieu, abjecte créature que je suis! C'est au ver que je ressemble; au ver qui se traîne dans la poussière, et que le pied du voyageur, pendant qu'il se nourrit de poussière, écrase et ensevelit.

N'est-ce point en effet de la poussière, tout ce que ces hautes murailles portent ici sur mille tablettes? N'est-ce point un monde de vers que j'habite?... Et j'y trouverais ce qui me manque! Je dois lire apparemment ces monceaux de volumes, pour y voir comment partout les hommes se

sont tourmentés, comment s'est montré de loin en loin un heureux?... Pauvre crâne vide, que me veux-tu dire avec ton grincement hideux? Hé bien, quoi! tu as vécu jadis, et ton cerveau a erré comme le mien : il a cherché le grand jour, il a couru après la vérité; et son ardeur s'est éteinte misérablement dans les ténèbres. Instruments, vous vous raillez de moi avec vos roues et vos dents, vos anses et vos cylindres. J'étais à la porte, que ne me serviez-vous de clefs? Peu de clefs, il est vrai, sont aussi artistement travaillées que vous l'êtes; mais vous ne tirez aucun verrou. Mystérieuse jusque dans l'éclat du jour, la nature ne se laisse pas arracher son voile; et ce qu'elle veut cacher à notre esprit, il n'est levier ni vis qui nous le puisse découvrir. Vieil attirail dont je ne fis jamais le moindre usage, tu n'es là que parce qu'autrefois tu servis à mon père. Antique poulie, la fumée de ma lampe t'a noircie... J'ai tant veillé devant ce pupitre! Mieux eût valu cent fois dissiper le peu que j'ai que de pâlir courbé sous le poids de ce peu. Ce qu'on a hérité de son père, il faut s'en servir pour le posséder : car ce qui n'est utile à rien est un pesant fardeau; et rien n'est utile que ce que l'esprit féconde.

Mais pourquoi mon regard se dirige-t-il vers cette place? Ce flacon est-il donc un aimant pour mes yeux? D'où vient qu'une douce clarté m'inonde tout à coup? Quelle lueur inattendue pénètre dans mon âme, comme dans une forêt épaisse et sombre un rayon égaré de la lune?

Je te salue, ô fiole, qu'avec un pieux respect je prends entre mes mains! En toi j'honore l'esprit et la science humaine. Essence des sucs les plus doux, de ceux qui procurent le sommeil, tu contiens toutes les forces qui tuent; accorde à ton maître tes précieuses faveurs. En te regardant, je sens mes douleurs s'endormir; en te saisissant, mon agitation se calme et disparaît; de moment en moment, le trouble de mes esprits se dissipe. Je suis entraîné vers la haute mer, les flots limpides brillent à mes pieds comme un miroir, sur de nouvelles plages éclate un jour nouveau.

Un char de feu, pourvu d'ailes légères, s'arrête auprès de moi. Ce char ailé va m'ouvrir de nouvelles routes à travers les espaces éthérés, dans ces sphères sereines où l'activité ne rencontre rien qui l'entrave. Mais une existence si ravis-

sante, de si divines extases, comment, chétif insecte, les astu méritées?... Oui, oui, détourne-toi seulement avec courage de ce doux soleil qui éclaire notre monde; ose enfoncer ces portes d'où chacun se recule en frémissant. Il est temps de prouver que la dignité de l'homme ne le cède en rien à la gloire des Dieux. Ne tremble plus devant ce gouffre mystérieux, où l'imagination se condamne à des tortures qu'elle inventa; marche vers cette avenue, dont l'issue étroite vomit les flammes de l'enfer; accomplis avec calme ton dessein... au risque même d'être anéanti.

Toi, sors maintenant de ton vieil étui, coupe d'un cristal pur, à laquelle je ne songeais plus depuis tant d'années! Tu brillais jadis aux festins de mes aïeux, et ton apparition déridait aussitôt leurs fronts chargés d'ennui. Chacun d'eux à son tour, te prenant dans ses mains, s'imposait la loi de célébrer en vers la beauté des figures que l'artiste a ciselées sur tes bords, puis de te vider d'un seul trait. Tu me fais souvenir des nuits de ma jeunesse... Hélas! je n'ai plus de convive à qui je puisse t'offrir; il n'y a plus d'assemblée pour applaudir à mes chansons. La liqueur qui te remplit enivre vite; elle est épaisse et noirâtre: je l'ai préparée, je la choisis. Que cette boisson, la dernière de toutes, me serve de libation solennelle! je la consacre à l'aurore d'un jour nouveau:

(Il approche la coupe de ses lèvres. On entend le son des cloches et le chant des chœurs).

CHŒUR DES ANGES.

Christ est ressuscité!
Paix à l'âme immortelle
Qui garde encore en elle
La tache originelle
De son iniquité!

FAUST.

Quels tintements sourds, quels sons éclatants, viennent arracher la coupe à mes lèvres avides? Cloches retentissantes, sonnez-vous déjà la première heure de la fête de Pâques? Chœurs, entonnez-vous déjà ces chants de consolation qui percèrent jadis la nuit du tombeau, quand la voix des Anges s'éleva pour annoncer la nouvelle alliance?

CHŒUR DES FEMMES.

D'huiles nouvelles
Oignant son front pâli,
Nous ses fidèles
L'avions enseveli.
Hier encore
Nous étions là, couvrant de fins tissus
Ses membres nus ;
Voici l'aurore,
Et Christ, hélas ! Christ ne s'y trouve plus.

CHŒUR DES ANGES.

Christ est ressuscité !
Heureuse l'âme pure
Qui souffre sans murmure
Et supporte l'injure
Avec humilité !

FAUST.

Chants célestes, puissants et doux, pourquoi me cherchez-vous dans la poussière ? Faites-vous entendre aux hommes que vous touchez encore. Mon oreille saisit, aussi bien que la leur, le message que vous apportez ; mais la foi me manque, et le miracle est l'enfant chéri de la foi. Je n'ose aspirer à cette région d'où descend la bonne nouvelle... Et toutefois, accoutumé dès l'enfance à vos sons, ils me rappellent à la vie malgré moi. Jadis le baiser de l'amour divin me ravissait aux cieux pendant la solennité grave et paisible du dimanche ! La lente harmonie des cloches, berçant alors mon âme, l'agitait de doux pressentiments, et la prière était pour moi une jouissance ardente. Des désirs d'une pureté ineffable s'emparaient de moi et m'entraînaient à parcourir les bois et les prairies ; je versais de délicieuses larmes, j'entrevois un monde de bonheur. Ces chants préludaient aux ébats joyeux de la jeunesse ; ils ouvraient l'aimable fête du printemps... Même à présent leur souvenir, si plein d'émotions enfantines, me fait reculer devant le pas que j'allais franchir. Oh ! faites-vous entendre encore, chants célestes et doux ! Une larme coule, la terre m'a reconquis.